

L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

DES

SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

2^{me} ANNÉE. — N° 18. — 25 SEPTEMBRE 1885.

TRAVAUX ORIGINAUX

ETHNOGRAPHIE

NÉGRITOS DE LA PRESQU'ILE MALAISE

PAR

J. DE MORGAN

Ingénieur civil des mines.

I. — POPULATION DE LA PRESQU'ILE MALAISE.

Primitivement, la presqu'île malaise était habitée par une seule race d'hommes, la race des Négritos ; comme autrefois l'Hindoustan dans lequel les fidèles sujets d'Hanouman contraignaient, sous les ordres de leur général Sougrivah, tous les peuples voisins à respecter leur auto-rité. Dans l'Inde, les légendes des Pouranas appellent singes les aborigènes, tandis que dans la presqu'île malaise, alors que les autochtones vivent encore dans les montagnes, les Malais les nomment « hommes nomades » (Orang sakayes) ou bien « hommes de l'intérieur » (Orang darat).

Mais aujourd'hui, la presqu'île malaise ne renferme plus seulement des Négritos, plusieurs peuples y luttent pour la vie, se chassant les

uns les autres, se fondant ensemble afin de former plus tard une population mixte composée de tous les peuples de l'Orient.

Seuls les Négritos conservent leurs caractères bien tranchés. Ils fuient les envahisseurs en évitant le plus possible de croiser leur race avec les leurs.

Il serait très difficile, pour ne pas dire impossible, de reconstituer en détail l'histoire des peuples de la presqu'île, les documents font défaut. Cependant on peut, grâce aux légendes du pays, obtenir d'une façon générale la succession des principaux événements qui s'y sont passés.

Dans l'origine, les Négritos occupaient tout le sol de la péninsule.

Puis les Malais venant du sud se sont établis dans les vallées, refoulant dans les montagnes les timides aborigènes.

Vers quelle époque s'est passée cette invasion du sud ? Il est bien difficile de préciser même le siècle. Les Malais prétendent que c'est vers le *xiv*^e ou le *xv*^e siècle de notre ère que leurs navigateurs sont venus s'établir à l'embouchure des rivières ; mais on sait d'autre part qu'en 1276 les marins de Malacca promulguaient des coutumes sur la navigation dans leurs parages.

Il semble donc que l'invasion malaise doit être reportée aux premiers siècles de notre ère.

A cette époque, les Malais étaient soumis aux lois des religions hindoues. Plus tard, ils sont devenus musulmans, non pas par voie de conquête, comme cela s'est passé dans la plupart des pays, mais pacifiquement et sans violence.

Dans la première comme dans la seconde des périodes religieuses de la presqu'île malaise, les Négritos ont repoussé toute idée de la divinité.

Dès leur arrivée dans le pays, les Malais découvrirent l'étain et commencèrent à exploiter les mines.

Mais les Siamois, voyant à côté d'eux leurs voisins tirer de grandes richesses du sol, convoitèrent les colonies malaises de la presqu'île et finirent par s'en emparer.

On retrouve en plusieurs points dans Patani et dans le royaume de Pérak (vallée du S. Kampar) des cavernes qui furent leurs temples et qui renferment encore des statues des dieux védiques.

Certaines contrées de la presqu'île (Pérak, Selangore, Djohore, Pahang) secouèrent rapidement le joug siamois ; mais d'autres (Patani, Kélantane, Kémaman, Tringanon, Kédah) payent encore tribut à la cour de Bangkok.

En 1511, les Portugais s'établissaient à l'embouchure de la rivière Malacca et fondaient une ville dont ils furent plus tard dépossédés par les Hollandais et qui aujourd'hui appartient à l'Angleterre.

Pendant l'occupation hollandaise de Malacca, plusieurs forts furent

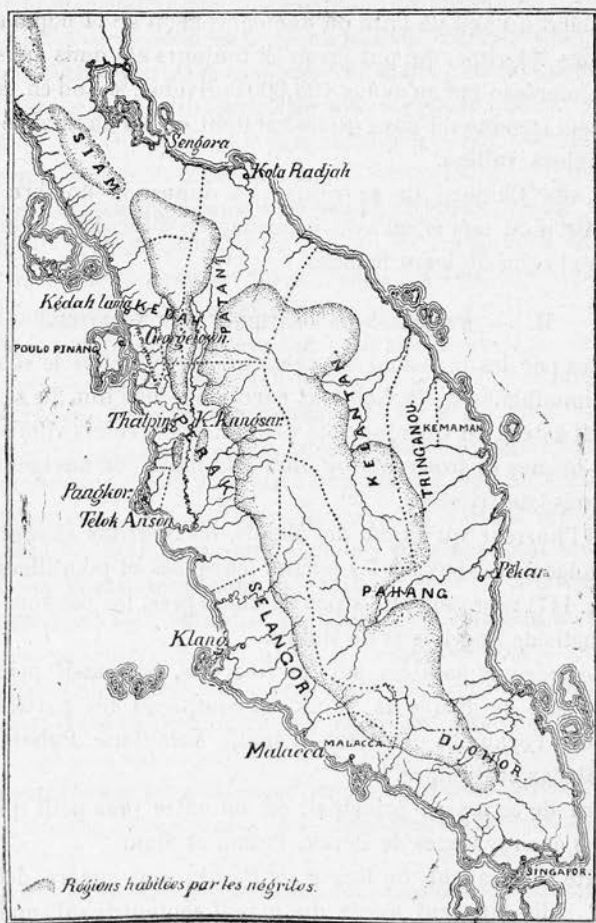


FIG. 117. — Carte de la Peninsule Malaise, indiquant les contrées habitées par les Négritos. (Par J. de Morgan.)

créés sur la côte, mais la plupart furent détruits ou abandonnés. L'un d'eux, « Kota-Blanda », situé non loin de l'embouchure du fleuve Pérak, fut anéanti par des pirates.

Dès le commencement du siècle, la presqu'île malaise fut l'objet de la convoitise de l'Angleterre, et les Chinois apprenant que les mines

d'étain étaient d'une prodigieuse richesse, faisaient irruption dans le pays. De sorte qu'aujourd'hui les populations les plus différentes vivent côte à côte dans les forêts de la péninsule.

Plusieurs statistiques ont été publiées sur la presqu'île malaise, mais toutes sont fausses à cause des difficultés insurmontables qu'on trouve quand il s'agit de faire un dénombrement de la population.

Seuls, les Négritos, qui ont jusqu'ici toujours été omis dans les statistiques, représentent au moins 100,000 individus, si l'on en peut juger par la vaste étendue du pays qu'ils habitent et par la densité relative dans certaines vallées.

Quant aux Chinois, ils se refusent à donner le nombre de leurs enfants. Ce n'est même qu'avec beaucoup de difficultés qu'on obtient leur nom et celui de leurs femmes.

II. — EXTENSION GÉOGRAPHIQUE DES NÉGRITOS.

Refoulés par les invasions successives, les Négritos se sont retirés dans les montagnes qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ils se tiennent en général à deux ou trois jours de marche des derniers villages malais qui eux-mêmes se trouvent toujours à la limite de navigation (pour les pirogues) des rivières.

Malgré l'horreur qu'ils ont des Malais, les Négritos se sont quelque peu mélangés avec eux, et les parties marquées et pointillées dans la carte (fig. 117) représentent, à peu de chose près, les portions habitées par les métis de Négritos et de Malais.

Dans les régions habitées par les Négritos, le massif principal se trouve au sud du fleuve de Pérak, et comprend les parties montagneuses des royaumes de Pérak, Patani, Kélanthane, Pahang, Selangore, Malacca et Djohore.

Au nord de ce massif principal, est un autre plus petit qui couvre une partie des royaumes de Pérak, Patani et Siam.

A droite et à gauche du fleuve de Pérak, sont encore deux petits îlots qui jadis faisaient partie du massif septentrional, mais qui se sont trouvés séparés par la création de routes reliant ensemble les diverses parties du royaume. Les Négritos, qui ont horreur des étrangers, se sont retirés à droite et à gauche des nouveaux chemins.

Les îlots de Siam se sont formés dans les mêmes conditions. Ils sont séparés par les routes qui traversent la péninsule.

En remontant vers le nord et en suivant les Négritos, on verrait que les aborigènes de la presqu'île malaise constituent un épanchement vers le sud des races autochtones des grandes montagnes du Laos. Ces

divers peuples présentent de telles analogies qu'il serait impossible de les séparer.

Mais quel a été le berceau de cette étrange race qui ne veut se mêler avec aucune autre ? Est-ce le Laos, ou bien les îles de la Malaisie ? Le mouvement est-il venu du nord ou du sud ? A ces questions il est, pour le moment du moins, impossible de répondre.

Les Négritos se divisent eux-mêmes et sont divisés par les Malais en tribus, qui se composent elles-mêmes de clans correspondant chacun à la partie supérieure de la vallée d'une grande rivière. Ces clans sont divisés en Tchangkat, qui signifie colline et par extension village situé sur une colline.

Prenons des exemples dans le royaume de Pérak.

1° Tribu — Sakayes.

Clan — du Sougni (fleuve, rivière) Krbou.

Village — Tchangkat Tchânó.

2° Tribu — Sōmañs ou Sōmangs.

Clan — du Sougni Piah.

Village — Thangkat Tchöboñ.

La tribu est généralement assez considérable, mais elle est aussi extrêmement variable d'étendue. Celle des Sakayes est sans contredit la plus importante ; elle se compose, d'après les renseignements que j'ai pu obtenir, d'un très grand nombre de clans, qui sont pour le royaume de Pérak seulement :

Sougni Krbou. — S. Kinta. — S. Raya. — S. Kampar. — Boudjam-Malacca. — Sougni Tchandériang. — S. Batang-Padang. — S. Bernam.

L'étendue d'un clan dépend uniquement de l'importance de la rivière qui l'arrose et de la fertilité du sol. C'est ainsi que celui de S. Krbou est beaucoup plus vaste que ceux de S. Raya et S. Kinta.

Chacun des Tchangkat est composé d'un certain nombre de maisons groupées dans la même plantation, et chaque maison abrite plusieurs familles.

Certains Tchangkat sont composés d'une seule maison, dans laquelle demeurent toutes les familles ; mais ces sortes de Thangkat sont rares dans les pays voisins des Malais et n'existent guère dans les pays les plus sauvages et où les hommes éprouvent le plus le besoin de se rapprocher afin de se défendre plus aisément contre les bêtes féroces.

Tout en étant l'un des plus étendus, le clan du Sougni Krbou est aussi l'un des plus peuplés, les Tchangkat y sont en très grand nombre et chacun d'eux renferme une population considérable.

En examinant la carte (fig. 118), nous voyons que les Tchangkat

Tchabang, Simpák et Dah sont placés tous trois à la limite à laquelle les pirogues peuvent remonter la rivière ; aussi les Malais viennent-ils de temps en temps jusqu'à ces villages afin d'y faire le commerce avec les habitants.

Tchangkat Padák ou Pintal reçoit aussi de temps à autre la visite de marchands malais, qui apportent des étoffes, des bijoux de cuivre et des couteaux, et qui reçoivent en échange de la gutta-percha, du rotane ou des nattes.

Les habitants de ces quatre villages sont des métis de Négritos et de Malais. Vêtus à la malaise, ils se nourrissent de riz, de maïs et de poules, et vivent dans ces villages depuis plus de dix ans, ce qui, comme on le verra plus loin, est absolument contraire aux habitudes sakayes.

En remontant la vallée, on rencontre sur la droite Tchangkat Rousiñ, vaste village où l'influence malaise se fait beaucoup moins sentir, tandis qu'en avançant encore on trouve à Tch.-Klédir et à Tch. Kradló de vrais villages sakayes composés chacun de quatre ou cinq maisons et dans lesquels les habitants se nourrissent de patates de toute nature et de gibier. Les poules y font totalement défaut.

A partir de Tchangkat Tchanó les villages ne sont plus composés que d'une seule maison. Tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'à la source de la rivière étaient dans les mêmes conditions. Il est donc permis de supposer qu'avant l'invasion malaise les villages étaient de ce type et qu'en multipliant le nombre des habitations dans chaque plantation ils n'ont fait qu'imiter les conquérants¹.

Dans les villages les plus éloignés des Malais, les instruments de fer font presque totalement défaut et personne ne parle la langue malaise, tandis qu'à Tch. Tchabang tous les habitants savent se faire comprendre dans cette langue.

Prenons un autre exemple chez les Sömañs du S. Piah, rivière dont le nom n'était pas même connu avant mon passage et dont les populations n'ont presque jamais vu les Malais.

La carte (fig. 119) montre l'emplacement de trois plantations dont deux sont aujourd'hui abandonnées. Les Sömañs se sont déplacés après chaque récolte. Lors de mon voyage ils étaient installés sur les bords du S. Tchöboñ, affluent du S. Piah.

A Tchangkat Tchöboñ le nombre des habitations est considérable si l'on considère les habitudes des Négritos. J'ai compté huit maisons. Mais il faut dire que ce village, qui se trouve dans un pays plat, est très

¹ On sait qu'au Laos sur la frontière du Youn-Nan les villages se composent d'une unique maison assez vaste pour abriter toute la peuplade.

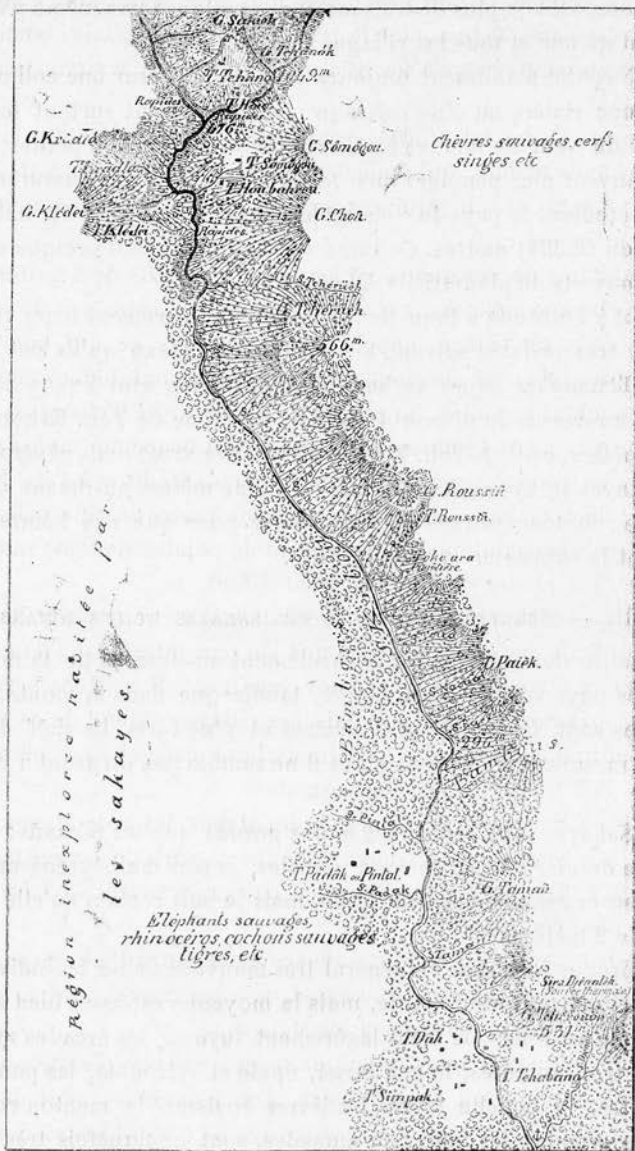


FIG. 118. — Carte d'une partie du cours de la rivière Krbou. (Par J. de Morgan.)

peuplé. Le chef m'assurait que ces cabanes renfermaient plus de cent quatre-vingts personnes adultes ; il eût été difficile de les loger dans un espace plus restreint.

Les Tchangkat qui se trouvent plus haut sur la rivière sont rare-

ment composés de plus de trois maisons, quelques-uns même n'en renferment qu'une et tous les villages sont très peuplés.

Les Négritos établissent toujours leurs villages sur une colline, non loin d'une rivière ou d'un ruisseau ; ils recherchent surtout les lieux abrités du vent de mer et bien exposés au soleil. Les petites vallées sont souvent plus peuplées que les grandes. J'ai pu m'assurer de ce fait en étudiant le pays du sommet [des G. Tchabang (1,677 mètres) et G. Krbou (2,354) mètres. Certains vallons semblaient presque uniquement couverts de plantations sakayes.

Quant à l'altitude à laquelle les Sakayes construisent leurs villages, elle est très variable suivant l'exposition du coteau qu'ils ont choisi.

Les Tchangkat situés au sud du G. Tchabang sont à plus de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'altitude de Tch. Krbou est de 1,314 mètres, celle de Tch. Tchánó de 1,049 mètres ; mais généralement les Sakayes se tiennent entre 200 et 1,200 mètres au-dessus de cette altitude ; la température est trop basse pour que des hommes nus puissent la supporter sans souffrance.

III. — CARACTÈRES PHYSIQUES DES SAKAYES ET DES SÖMAÑS.

La taille des Sakayes est généralement au-dessous de la moyenne dans les pays voisins de la plaine, tandis que dans la montagne les hommes sont beaucoup plus grands et plus forts. Le chef de Tch. Krbou mesure 1^m90, et cependant il ne semble pas un géant à côté des autres.

Les Sakayes sont cependant moins grands que les Sömañs ; j'ai vu chez ce dernier peuple de vrais hercules, je n'ai malheureusement pas pu mesurer exactement leur taille, mais je suis certain qu'elle approchait de 2 mètres.

Les proportions sont en général très mauvaises chez les individus de petite et de très grande taille, mais la moyenne est assez bien faite.

La tête est ronde, le front légèrement fuyant, les arcades zygomatiques très saillantes, le nez large, épaté et retroussé, les pommettes saillantes, la bouche large, les lèvres épaisses, le menton rond, les oreilles grandes, les yeux, en amandes, sont quelquefois très beaux, les tempes très déprimées, les dents blanches et très belles, jamais taillées (fig. 120).

Les cheveux sont crépus et d'un brun très foncé, les sourcils noirs et épais, la barbe, très rare, n'existe que sur la lèvre supérieure et le menton.

Il est très rare de voir des Sakayes ayant les cheveux parfaitement

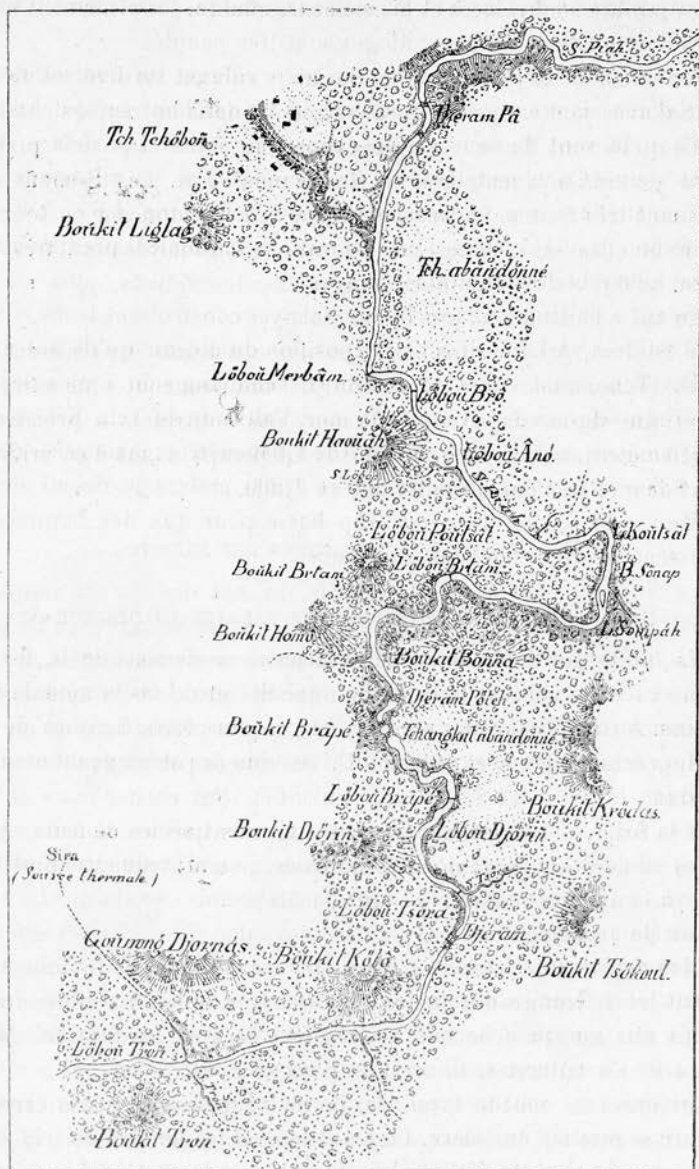


FIG. 119. — Carte d'une partie du cours de la rivière Piah. (Par J. de Morgan.)

blancs, j'en connais cependant un exemple chez une vieille femme de Tch. Tchâno.

Le cou est généralement long, les épaules larges et bien faites, la poitrine fortement musclée, les bras longs et les mains très larges.

Les jambes sont minces et le mollet très faible, les pieds sont larges et les doigts très écartés.

La couleur de la peau est assez variable, suivant les diverses tribus. Ces Sakayes sont en général bruns chocolat dans les régions chaudes, tandis qu'ils sont d'une teinte beaucoup plus claire et parfois presque jaune quand ils vivent dans la haute montagne. Les Sömañs sont rarement très foncés. La peau est d'une extrême douceur au toucher.

Lorsqu'elles sont jeunes, les femmes sont généralement très bien faites, quelquefois même jolies, surtout chez les Sömañs; elles sont de petite taille et semblent très robustes.

En général, les Négritos sont très bien constitués et paraissent être doués d'une grande force. Cependant ils sont beaucoup plus adroits et agiles que vigoureux, et s'ils n'étaient pas contraints à prendre un exercice continu, ils ne seraient pas longtemps avant d'en arriver à l'état de mollesse des noirs du sud de l'Inde.

IV. — MŒURS ET COUTUMES DES NÉGRITOS.

Les Sakayes sont doux et craintifs. Ils ont des mœurs simples et parfaitement honnêtes. Ils fuient les autres races de la presque île parce qu'ils ont toujours été, dans leurs relations avec les Malais, les Siamois et les Chinois, victimes de la duplicité et de la cruauté de leurs voisins. Aussi n'est-ce qu'avec les plus grandes précautions qu'on peut les approcher pour la première fois. Dès que des étrangers sont signalés dans le pays, les Sakayes s'enfuient et vont cacher leurs enfants dans la forêt, puis les hommes seuls reviennent armés de leurs sarbacanes afin de voir si vraiment les nouveaux venus leur sont hostiles et s'il y a lieu de les recevoir à coups de flèches.

Les Malais surtout leur apparaissent comme de vraies bêtes féroces qui les oppriment, détruisent leurs villages et leurs plantations et enlèvent leurs femmes et leurs enfants. Ils leur ont fait à plusieurs reprises une guerre acharnée et très rarement aujourd'hui les Malais osent-ils s'aventurer seuls dans les pays sakayes.

Ces sauvages sont très calmes, ils rient rarement et plus rarement encore se mettent en colère. Le vol et le meurtre sont presque inconnus chez eux. Le chef de Tchangkat Göchan me disait n'avoir pas encore eu dans sa vie l'occasion de juger un pareil cas.

Ils sont extrêmement courageux et méprisent la mort. J'ai vu des Sakayes descendre en radeau les rapides les plus dangereux sans seulement avoir l'air de se douter qu'un coup de bambou donné de travers pouvait leur coûter la vie.

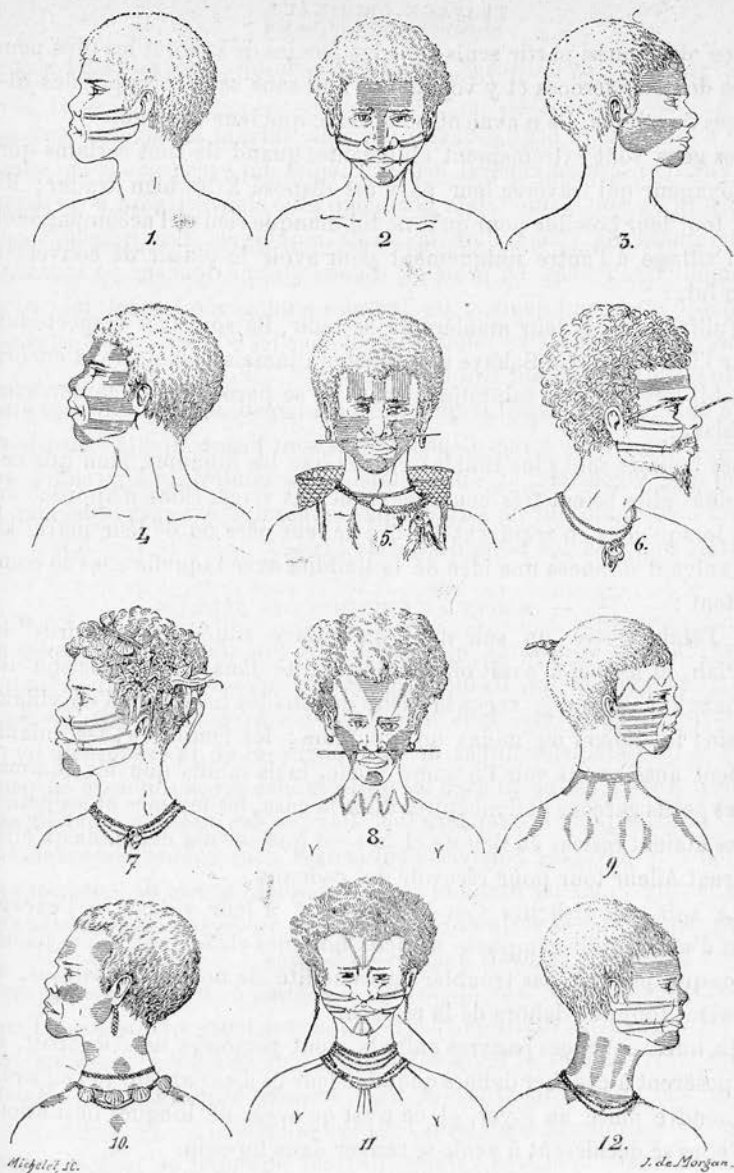


FIG. 120. — Types Sakayes et Somañs.

1. Jeune homme (Sakaye) de Lobou Kéla (S. Kinta). — 2. J. homme (Sakaye) de Tchangkat Krbou (S. Krbou). — 3. J. homme (Sakaye) de Tchangkat Riam (S. Krbou). — 4. J. homme (Sakaye) de Tchangkat Tehano (S. Krbou). — 5. J. homme (Sakaye) de Tchangkat Gôchan (S. Krbou). — 6. J. homme (Somañ) de Tchangkat Pôngorâ (S. Piah). — 7. Jeune femme (Sakaye) de Tchangkat Riam. — 8. J. femme (Sakaye) de Tchangkat Tehabang. (S. Raya). — 9. Jeune fille (Somañ) de Tchangkat Pôngorâ. — 10. Jeune femme (Somañ) de Tchangkat Pôngorâ. — 11. Femme (Sakaye) de Tchangkat Krbou. — 12. Femme (Somañ) de Tchangkat Pôngorâ.

J'en ai vu aussi partir seuls dans les parties de la forêt les plus peuplées de bêtes féroces et y voyager la nuit sans se préoccuper des attaques des tigres. Ils n'avaient pour arme que leur couteau.

Les gens sont extrêmement obligeants, quand ils sont certains que le voyageur qui traverse leur pays est disposé à les bien traiter; ils font tout leur possible pour qu'il ne lui manque rien et l'accompagnent d'un village à l'autre uniquement pour avoir le plaisir de converser avec lui.

D'ailleurs, dans leur manière de se tenir, ils sont très respectueux pour l'Européen. Un Sakaye n'approchera jamais sans ordre et encore fera-t-il beaucoup de salutations avant de se permettre de causer avec un blanc.

Les femmes sont plus timides encore que les hommes, bien que cependant elles soient très courageuses et très vives. Elles n'approchent que lorsqu'elles en reçoivent l'ordre de leur père ou de leur mari. Le fait suivant donnera une idée de la timidité avec laquelle elles se comportent :

« J'étais arrivé un soir dans un village situé sur les bords du S. Piah, et le chef m'avait offert l'hospitalité dans la seule maison du Tchangkat. Quand je reçus la visite de tous les habitants d'un village voisin; ils étaient au moins une centaine; les femmes et les enfants étaient aussi venus voir l'homme blanc, mais tandis que les hommes et les petits garçons étaient entrés dans la case, les femmes et les jeunes filles étaient restées en dehors et ce n'est que sur ma demande qu'elles vinrent à leur tour pour recevoir des cadeaux.

Le soir, les visiteurs s'en retournèrent à leur village, à l'exception d'une famille composée de deux hommes et de deux jolies jeunes filles qui, pour ne pas troubler la solennité de nos conversations, se tenaient toujours dehors de la maison.

La nuit venue, ces pauvres enfants, dont personne ne s'occupait, se disposèrent à coucher dehors quand je leur fis dire par leur père d'avoir à prendre place au foyer, et ce n'est qu'après de longues hésitations qu'elles se décidèrent à venir se ranger dans un coin.

Les femmes occupent évidemment une situation très inférieure dans les tribus, mais les hommes sont bons pour elles et ne les frappent jamais.

Tout en présentant les mêmes caractères que les Sakayes, les Sōmañs se comportent entre eux et vis-à-vis de l'étranger avec beaucoup plus de dignité. Ils traitent d'égal à égal avec les Malais qui les redoutent et ne s'aventurent jamais chez eux. Ils sont fiers mais bons, et, comme leurs voisins les Sakayes, sont très hospitaliers.

Mais tous ces Négritos refusent absolument de se soumettre au progrès. Ils redoutent trop les envahisseurs de la presqu'île pour accepter leurs mœurs et leurs coutumes. D'ailleurs, que deviendraient-ils au milieu de la civilisation puisqu'ils se refusent à tout travail. A la rigueur on peut les employer à couper la forêt, mais encore ne faut-il pas compter avec eux sur un labeur régulier. Ils travaillent tant qu'ils y prennent goût, puis, sans raisons, on les voit partir pour retrouver la vie sauvage, c'est à peine même s'ils réclament le salaire de ce qu'ils ont fait.

Le jour où la presqu'île malaise sera civilisée dans toutes ses parties, les Sakayes n'existeront plus. Aussi sir Hugh Low, résident du gouvernement anglais dans le royaume de Pérak, a-t-il grand soin de protéger ces pauvres déshérités en empêchant autant que possible les Malais et les Chinois de pénétrer dans leurs territoires.

Les Négritos de Pérak n'ont pas de religion. J'ai fréquemment causé avec eux de ce sujet et tous m'ont répondu invariablement : « A quoi nous servirait une religion, nous sommes plus honnêtes que les Malais et les Chinois, et cependant nous n'avons pas d'Allah et n'en avons jamais eu. » Il est certain que les exemples qu'ils trouvent autour d'eux ne sont pas de nature à leur inspirer des idées religieuses. Car il n'est pas sous le ciel de gens plus pervers que les Chinois et les Malais.

Jadis, dans la province de Malacca, des tentatives ont été faites pour convertir les Négritos Rayats au catholicisme, une mission fut établie et bientôt les adeptes de la foi chrétienne se trouvèrent en très grand nombre groupés autour de leur pasteur. Quand un jour, sans qu'on puisse savoir pourquoi, tous ces chrétiens d'un instant ont disparu. Ils sont retournés dans leurs forêts et jamais ils ne sont revenus.

Mais qu'avaient-ils gagné à leur conversion, rien, sinon qu'ils avaient appris à connaître le crime par la défense qu'on leur en faisait. Ils savent aujourd'hui que le vol, l'homicide, le mensonge sont des péchés qu'on trouve chez toutes les races et peut-être seraient-ils restés catholiques si la religion ne les eût forcés à renoncer à la polygamie.

Inutile de dire que les musulmans ont cherché par tous les moyens à les convertir au culte de l'Islam, mais ils n'ont pas eu plus de succès, ces fidèles adeptes de Mahomet qui, comme me disait un jour un chef Sakaye « ne lisent leurs livres que pour pouvoir mieux apprécier l'infamie de leur conduite ».

Quelques auteurs ont dit que les Sakayes croyaient aux esprits. Ce fait est faux; les vrais Négritos, ceux de la montagne, n'ont point de

superstition. Quant aux métis, qui habitent les frontières des territoires sauvages, ils croient aux esprits, aux visions, à toutes les superstitions malaises et bien que n'ayant pas adopté de culte, ils ont pris de la foi malaise ce qu'il y a de plus réel, c'est-à-dire la croyance aux esprits, car c'est à cela que se bornent les convictions des Malais, et les hadji, ces fameux pèlerins de la Mecque qui remplissent chez eux l'office de prêtres, se plaisent à entretenir les populations dans ces croyances, afin de mieux les diriger.

Quant au régime sous lequel vivent les Négritos de la presqu'île malaise, envisagé au point de vue légal, il tient le milieu entre l'état patriarcal et l'état nomade. Il est donc d'une extrême simplicité.

Les lois sont de simples coutumes qui se transmettent verbalement, elles sont assez constantes dans tout le royaume de Pérak :

La polygamie est autorisée, chaque homme a deux ou trois femmes. Mais rarement plus de quatre ou cinq.

Le divorce est en usage quand la femme reste stérile ou quand il y a incompatibilité d'humeur.

Le père de famille est chef absolu des siens, sur lesquels il a droit de vie et de mort.

Le mariage se fait sans cérémonie aucune et la femme n'est pas achetée. Cependant, le futur doit faire au père de la jeune femme un cadeau quelque temps avant le mariage. Ce fait peut être à la rigueur considéré comme une acquisition de la femme.

Les enfants deviennent majeurs le jour de leur mariage s'ils quittent le toit paternel, sinon ils restent sous son autorité.

Les villages sont gouvernés par un chef qui est le plus souvent sous les ordres d'un autre chef dont l'autorité s'étend sur plusieurs tchangkat ou même à tout un clan.

Les crimes sont jugés par le chef et l'exécution du condamné est laissée à la famille de la victime. Cette coutume semblerait indiquer que l'exécution d'un coupable est considérée comme une vengeance plutôt que comme une expiation du crime.

Les vols sont punis par le bannissement de l'homme qui s'est rendu coupable, il perd ses biens, sa femme et ses enfants.

L'héritage se fait chez les Sakayes comme chez les peuples européens, suivant les lois de la parenté.

Comme je l'ai dit plus haut, les Négritos de Pérak vivent de chasse, de pêche et des produits de leurs jardins. Ils changent à chaque saison le lieu de leur résidence, afin de se trouver au milieu des plantations qu'ils viennent de créer ; mais ils ne s'éloignent guère en général de

L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DES

SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

2^me ANNÉE. — N^o 19. — 10 OCTOBRE 1885.

TRAVAUX ORIGINAUX

ETHNOGRAPHIE

NÉGRITOS DE LA PRESQU'ÎLE MALAISE¹

PAR

J. DE MORGAN

Ingénieur civil des mines.

(2^e ARTICLE)

V. — LANGAGES DES NÉGRITOS DU ROYAUME DE PÉRAK

Les diverses tribus négritos de la péninsule malaise font usage d'un idiome variable suivant les régions, mais présentant toujours des caractères bien tranchés qui le rendent incompréhensible pour les Malais. Les différents patois ont leurs mots propres, leur prononciation spéciale, leurs intonations particulières; mais les racines des mots et la construction des phrases sont les mêmes dans toutes les vallées qu'il m'a été donné de parcourir.

¹ Voir *L'Homme*, 1885, n^o 18, p. 545.

Les Négritos ne connaissent pas l'écriture : non seulement ils n'ont pas de caractères propres, mais s'étant toujours tenus à l'écart des peuples voisins, ils n'ont pas adopté l'écriture des conquérants du sol (Siamois, Malais, Européens).

Il n'existe, en Sakaye, ni conjugaisons ni déclinaisons : la personne dans les verbes est uniquement indiquée par le sujet et le temps par un mot spécial signifiant demain ou hier.

Exemples :

(1)	doulou	sahaya	bounoñ	satou	rimao
(2)	nou-neñ	mih	nög-tchop	ni	djou-hok
(3)	tchânou	an	pidân	nanou	mâmou
(4)	maté	ayé	èhtchilok	neï	mâmou
	autrefois	moi	tuer	un	tigre

(1)	esok-paghi	dia	boule-makan	ayam
(2)	söloupo-hïs	diop	tché-tchâ	mâ-nou
(3)	houpoul	hè	tché-tchâ	pô
(4)	siakâl	hân	tché-tchâ	manok
	demain matin	lui (il)	manger	poule

(1) Malais, (2) Sômañ, (3) Sakaye de Sougni Raya, (4) Sakaye de S. Krbou.

On voit combien ces langues sont peu compliquées, et par là même combien doivent être simples les idées et les raisonnements de ces peuples.

Le nombre des mots employés dans la conversation est, en effet, très restreint et la composition des phrases absolument rudimentaire ; il est par suite extrêmement difficile d'énoncer une idée complexe et de faire un raisonnement un peu long.

Dans les deux exemples qui précèdent, j'ai placé les mots dans l'ordre habituel aux Malais. Mais, bien que cette forme soit usitée chez les Sakayes, surtout dans les parties du pays où les Négritos fréquentent les Malais, la forme employée par les tribus sauvages est quelque peu différente : le verbe accompagné de son sujet se trouve rejeté à la fin de la phrase.

Nou-neñ ni djou-hok mih nög-tchop. Dans d'autres cas on dirait aussi :

Nou-neñ mih ni djou-hok nög-tchop. Mais le mot indiquant le temps reste toujours au commencement.

Dans les récits que font les Sakayes, les phrases sont extrêmement courtes et n'ont jamais plus de huit ou dix mots ; aussi, quand le sujet

réclame des détails, se voit-on forcé de recourir à des répétitions interminables.

Dans tous les cas, le but réel de cette langue étant de faciliter la conversation dans la forêt, il n'est pas surprenant de voir les mots et les phrases aussi courts que possible.

Le manque de conjugaisons force les Négritos à employer un grand nombre d'adverbes : aussi tous les substantifs et les adjectifs sont-ils employés sous cette forme, sans que le mot subisse de modifications.

Les comparaisons sont très fréquentes dans la langue des Négritos ; elles permettent, à l'aide de deux mots seulement, de traduire une pensée, parfois complexe, sans nuire à la proposition principale.

Exemple :

touch	bökèt	tchèp-tchîp	djelmol	moï	réouh
le chef	en sueur	traverse	la montagne	à la manière	d'un singe

Chez les Négritos la numération ne s'étendait pas autrefois au delà de trois ; mais, depuis que les Malais ont envahi le pays, leurs nombres ont été adoptés par les Aborigènes ainsi qu'une grande quantité de mots correspondant à des idées, auparavant inconnues dans la péninsule.

Quant aux origines de la langue, il est bien difficile d'émettre une opinion à leur sujet, les idiomes qui s'en rapprochent le plus n'ayant été que fort peu étudiés.

Certains Orientalistes prétendent que les langues sakayes ne sont que des patois malais, composés de mots corrompus ; d'autres, au contraire, sont d'avis qu'un grand nombre de mots de la langue des Aborigènes ont été adoptés par les conquérants.

Cette dernière opinion semble la plus sérieuse. Car, si l'on admet (ce qui paraît évident) que les Négritos sont les Autochthones de la presque île indo-chinoise, il serait extraordinaire que les premiers habitants aient abandonné leur langue pour adopter celle des conquérants tout en repoussant la civilisation de ces mêmes peuples dont ils n'auraient pris que le langage.

Afin de mieux se rendre compte du caractère d'origine des mots sakayes, il est utile de rapprocher quelques expressions correspondant aux idées les plus simples et de les comparer avec les mots malais.

Adultère. — (1) tsinah, (2, 3, 4) né-noï.

Age. — (1) oumour, (2) sô-lâï, (4) goch.

Aller, partir. — (1) péghi, (2) nøb-tchîp, (3, 4) djô.

Aller en voyage. — (1) djalan, (2) tcheptchîp, (3) tchéptchêp.

Apporter. — (1) baoua, (2) pétép.

Assez. — (1) souda, (2) hoï-kônoul, (3) tölâ, (4) tölâch.

Attendre. — (1) nanti, (2) poi-ana (3) pon, (4) époï.

Attirer. — (1) pakei-an, (2) kôn lip, (3) dièk, (4) krôt.

Avant-bras. — (1) loñen, (2) tchè-rèk, (3) toñ, (4) tchè-rèk.

Avoir. — (1) ada, (2) mo, (3) moñ, (4) mo.

Bananier. — (1) pissañ, (2, 4) töloui.

Barbe. — (1) djañghop, (2) sentoï-diâkâ, (3) señtoulñ, (4) to-tchakâ.

Bâton. — (1) batañ, (2) djö-houk, (3) doudâo, (4) nei.

Boire. — (1) minoum, (2) óck, (3) ñout, (4) himhoñ.

Braise. — (1) barah-api, (2) õñoñ-óch, (3) ghéhard, (4) reñhon.

Champ, jardin. — (1) ladañ, (2) Söläi, (3, 4) sölâi.

Cochon sauvage. — (1) babi outan, (2) gôr, (3) lou, (4) tchañgheï.

Cultiver. — (1) bouat, (2) têhèl, (4) tchêd-tchoud.

Eau. — (1) ayer, (2) hoñ, (3) toueh, rañtoñ, (4) an, ohgh.

Manger. — (1) makan, (2, 3, 4) tché-tchá.

(1) Malais de Pérak, (2) Sömañ, (3) Sakaye de S. Raya, (4) Sakaye de S. Krbou.

Citer des exemples plus nombreux serait inutile. Il suffit de dire que dans les tribus sauvages de l'intérieur il n'y a pas plus de 2 à 3 pour 100 des mots qui soient empruntés à la langue malaise.

Quant aux sons qu'on rencontre dans les langues des Négritos, ils diffèrent beaucoup de ceux de la langue malaise.

En passant en revue l'alphabet, nous voyons que :

A se présente sous toutes ses formes : a (ña-nî, fièvre); à (sölâ, feuille); â (mördjak-pao, grande montagne); â (tchakâ, menton); â' intermédiaire entre â et ô (reñgâ', noir); ââ (tölââch, assez).

E. é (lönieh, noir); è (layèk, nuit); ê très rare; ö très fréquent (kônirit, étonné, surpris); êh très faible est un son spécial à la langue sakaye (toueh, eau, dans ce mot la première syllabe est forte et la seconde brève).

I. î (tônîkis, fenêtre); î (hîs, jour); î (señhoï, homme).

O. o (lögop, infirme); ó (djelmól, montagne); ô suédois (pâ, horizon, tchö-râ, faim); ò (gòp, étranger); ô (señhoï bâbô, femme).

ou. ou (kouot bâbô, fille); où très rare; ouh final très doux (réouh, singe).

ü très rare, ne se rencontre que dans la langue des Sömañs (hüel-hüel, quelquefois).

B. b (köböh, graine); bh, b' ou p' (toup', couvrir).

P. p (kap-kâp, dent.)

K-G. k (kouhüel, gauche); g très rare; gh, g' (ghêlo, gorge).

DJ. dj (djen, hache); très commun.

TJ. tj (tjîmoté, haut pays); très commun.

S. s (söñoui, nuit); ss (louass, large); sh (nei hish, nouvelle lune).

CH. ch très rare; sch allemand (mêsch, moins); tch (tchôro, natte.)

J. n'existe pas en sakaye comme en sömañ.

D F M T. comme en français.

h. h (lèhem, mousse); h' final très fort, voisin du k (tcheldh', rapide.)

L. R. l (molò, quoi); l' r' intermédiaire entre l et r très fort (kòl'bà ou kòr'bà, papillon); r (ngrò, parler); r' rr (rròl, transpirer).

n. n (mōnanān, parfait); ñ espagnol (ñanī, malade); n initial précédant une consonne (ntou, poitrine) très nasal.

m initial précédant une consonne (mpoi. sel) très nasal.

v x z dz kv kf th anglais, θ grec font défaut.

Dans ces langues, l'accentuation est très marquée; quelquefois même il est bien difficile de saisir la valeur réelle des syllabes brèves.

Exemples :

atâp	yé	ichouôl	tchanouôk	djelmo'l	Riam.
Le soir	nous	sommet	arriver	môtagne	Riam.
ayé	hîma't	bigâ	dielo'	tè	adô.
Je	penser	grand	dans	ce (pays)	ici.

Je me bornerai à ces observations sur la langue des Négritos, laissant aux orientalistes le soin de faire des comparaisons avec les autres langues des pays voisins. J'ai publié dans le *Bulletin de la Société normande de géographie* un vocabulaire considérable renfermant plusieurs milliers de mots sakayes. Mais je me suis, dans ce travail, spécialement attaché à ne donner que mes observations, sans entrer dans des comparaisons qui ne doivent être faites que par des linguistes.

Dans les pages qui suivront, je citerai autant que possible les mots par lesquels les Négritos désignent les divers objets dont ils font usage.

VI. — TATOUAGES, COSTUMES, ORNEMENTS

Les Négritos se couvrent le corps d'ornements. Les uns sont de véritables tatouages et restent sous la peau, les autres de simples peintures qu'on peut enlever en les lavant à l'eau.

Les tatouages [(2) (4) tenhél, (3) houker.] consistent en lignes très fines produites en perçant la peau avec une épine et en frottant la partie piquée avec de la suie ou du charbon de moelle de l'arbre (1) rabo [(3) selmoil, (4) rabô].

Ces ornements n'existent que sur la figure et sur les bras.

J'ai remarqué souvent un manque de symétrie complet dans les diverses ornementsations de la figure. Elles se présentent alors sous forme de lignes partant du front, passant par le nez et allant jusqu'au menton, ou bien partant de la bouche et de la partie inférieure du nez et rayonnant vers les oreilles (fig. 120, p. 555).

Sur les bras, elles forment des bracelets placés au poignet ou à la saignée du bras.

Les peintures sont obtenues en délayant de la suie ou du charbon avec de l'eau ou mieux avec du jus de canne à sucre, ou même en se servant du jus coloré de certaines plantes. Elles sont toujours rouges ou noires et forment de larges dessins sur la figure, sur les bras et sur la poitrine.

Les motifs de ces dessins sont de la plus grande simplicité : lignes droites, croix, lignes brisées, cercles.

Ce genre d'ornementation est beaucoup plus commun chez les femmes que chez les hommes, tandis que les véritables tatouages sont adoptés par les deux sexes.

Les Négritos ne se coupent pas les dents comme le font beaucoup de peuples sauvages. Ils n'ont pas même l'idée de cette pratique.

Hommes et femmes se percent les oreilles et le nez afin d'y placer des fleurs ou des épines de porc-épic. Les boucles d'oreilles faites de graines ou de coquilles sont assez rares.

Vêtements. — Le seul vêtement des Négritos est le pagne [(2) Nöhou.] formé d'une bande d'écorce de tönbo nöhou. Cet arbre se rencontre communément dans la forêt et les Négritos en préparent l'écorce de la manière suivante :

Après avoir enlevé de l'arbre une bande d'écorce de dimensions suffisantes (4 à 5 mètres de longueur et 0^m,60 à 0^m,80 de largeur), on la met dans la rivière en la chargeant de pierres et on la laisse ainsi plusieurs semaines ; puis on l'étend sur un tronc d'arbre abattu et on la frappe avec un fort morceau de bois. Quand elle a été bien battue dans toutes ses parties, on la remet dans l'eau ; trois ou quatre jours après, la même opération recommence. On obtient ainsi, au bout d'un mois environ, une étoffe très souple en même temps que très épaisse et composée uniquement de fibres flexibles, toutes les parties dures ayant été enlevées par le battage (fig. 123, n° 11).

Le tönbo nöhou a ceci de particulier, que son écorce se compose de deux ou trois couches épaisses dont les fibres sont entre-croisées. Il en résulte pour l'étoffe (que les Malais désignent sous le nom de trab) une grande résistance.

D'autres tribus, celles de Sougni Krbou et de S. Kinta, n'attendent pas aussi longtemps avant de se servir des pagnes en écorce. Dès que la feuille d'écorce verte a été enlevée de l'arbre, elle est battue jusqu'à ce qu'elle devienne souple ; alors on la laisse sécher, on la bat de nouveau, puis elle est prête à être portée.

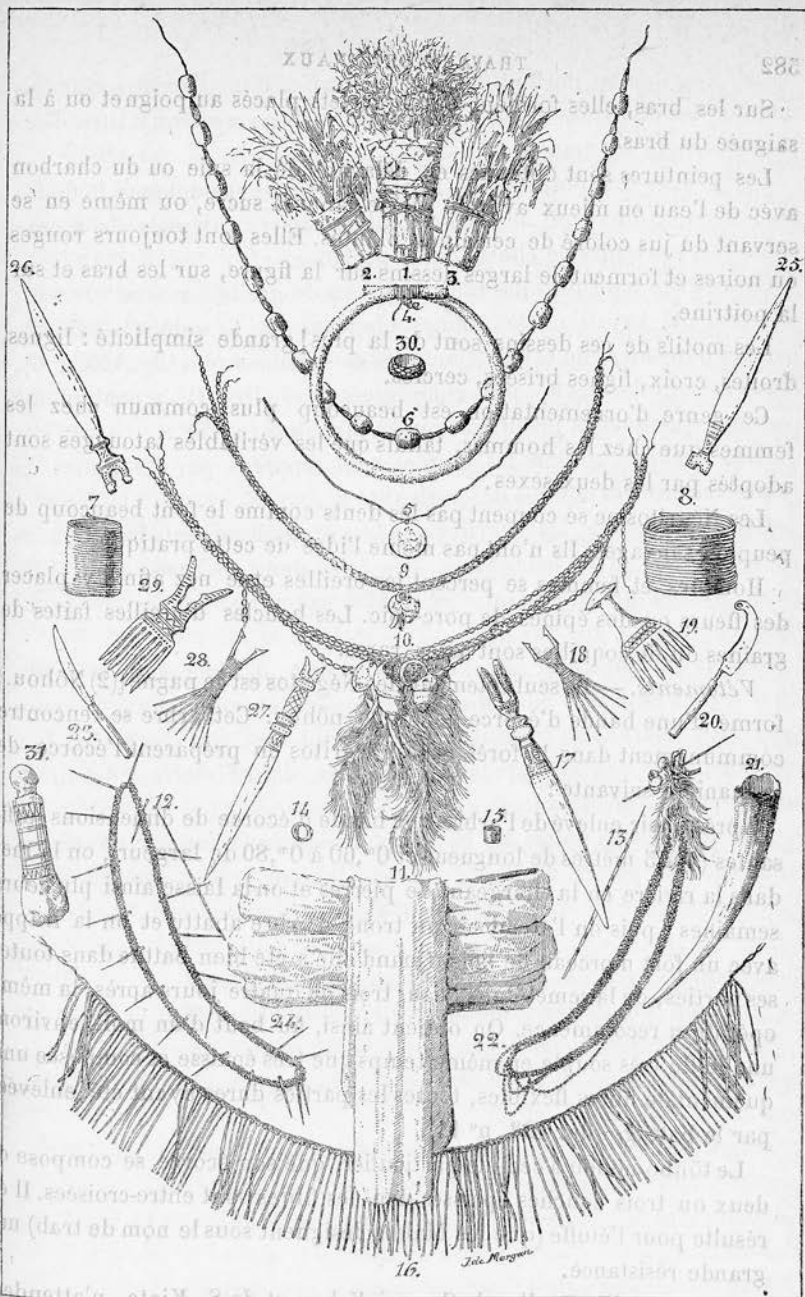


Fig. 123. — Objets de parure et vêtements des Négritos. (Coll. J. de Morgan.)

- 1, 2, 3. Bouquets que les femmes Sakayes portent dans les cheveux. — 4. Diadème. — 5, 6
 9, 10, 22, 24. Colliers. — 7, 8. Bracelets. — 14, 15, 30. Bagues. — 16. Ceinture. — 11. Pagne.
 — 12, 13. Épingles de nez. — 18, 19, 28, 29. Peignes. — 17, 25, 26, 27. Épingles à cheveux. —
 20, 23. Couteaux. — 21, 31. Boîtes en os ou en corne de chèvre sauvage.

Les Négritos ne portent ni chaussures ni coiffures. Quelques-uns se mettent des diadèmes dans les cheveux, mais ce n'est qu'à titre d'ornements qu'ils les emploient.

Colliers. — La plupart des femmes négritos et quelques hommes portent des colliers qui ne les quittent jamais et auxquels ils accrochent des souvenirs de chasse ou de pêche.

Ces colliers sont presque tous composés de graines noires [(2) sōli, (3) dilé, (4) kayel] et de graines blanches [(2, 3) sado, (4) sadouà] passées dans un *fil* en brtam. Quelques-uns sont simples (fig. 123, n° 6), d'autres sont beaucoup plus compliqués (n° 9, 10). On y peut même compter quelquefois jusqu'à 20 ou 30 chapelets (n° 22).

Dans quelques colliers les graines sont séparées par des pattes de buprestes enfilées comme des perles (n° 6).

Dans tous les cas, les Négritos pendent à ces ornements les trophées de leur pêche ou de leur chasse, tels que : dents de cerfs, os de poissons, queues de singes ou d'écureuils, coquilles, épines de porc-épic, etc... (n° 9, 10, 24).

Parfois on rencontre, attachées aux colliers, des monnaies de cuivre ou d'argent anglaises ou hollandaises, ayant eu cours dans le pays (n° 5, 10). Mais c'est surtout chez les peuples voisins des Malais que ces remarques peuvent être faites ; plus loin, dans l'intérieur, les monnaies deviennent très rares.

J'ai vu dans la vallée de S. Kinta une femme portant un collier composé de perles disposées suivant l'usage, mais orné en outre d'épines de porc-épic, formant pendeloques tout autour. Malheureusement je n'ai pu me procurer cet objet auquel sa propriétaire tenait beaucoup et j'ai dû me contenter d'un croquis (n° 24).

Non loin des villages malais, les Sakayes et les Métis portent des colliers en perles de verre, auxquels ils attachent tous les objets qui leur tombent sous la main, tels que : clefs, monnaies, anneaux de cuivre, petits miroirs, etc...

Bracelets. — Les Sakayes et les Sōmañs sont très amateurs d'ornements en laiton et particulièrement de bracelets que les Malais leur vendent sous forme de fil métallique. Ils le transforment en bijoux en l'enroulant autour d'un morceau de bois (n° 7 et 8).

Mais les sauvages de l'intérieur portent des ornements bien moins coûteux qu'ils font en enroulant un simple fil autour du bras ou de la jambe (les bracelets de jambes sont très rares), ou bien encore en se passant au poignet de petits chapelets de graines de la forêt.

Bagues. [(2) nōb-lüp, (3, 4) Tchín-tchín]. — Ces ornements sont

formés soit d'un fil de laiton enroulé (nos 14, 15), soit de rotane tressé (n° 30). On les rencontre d'ailleurs rarement.

Diadèmes. — Dans les parties les plus reculées du pays, les diadèmes sont fréquents. Ils se composent souvent de feuilles vertes ou sèches, de plantes diverses tressées avec grand soin ou de fibres de certaines lianes, entrelacées de manière à présenter la forme d'un anneau très régulier (n° 4). D'autrefois ils consistent en de simples cordons autour desquels sont pendues des coquilles terrestres (*Hybocystis elephas*, *Jousseaumei*, *Cyclophorus Malayanus*, *C. Semisulcatus*), qu'on trouve à l'état vivant dans la forêt. J'ai même vu des ornements formés de coquilles marines (*Cardium*, *Cypraea*, etc...) apportées par le commerce ou prises par les Négritos quand ils descendent de leurs montagnes et vont jusqu'à la côte chercher du sel.

Bouquets. — Les Négritos sont grands amateurs de fleurs et s'en parent la tête. Les femmes surtout piquent dans leur chevelure les plus belles plantes de la forêt. Mais les parures fraîches sont moins en vogue que celles de plantes sèches, finement tressées et qu'on ne porte que les jours de fête. Ces bouquets (nos 1, 2, 3) sont fréquemment attachés avec une large feuille peinte (n° 4).

Ceintures. — Ce genre d'ornement est rare. Je ne l'ai jamais rencontré que deux fois. Il se compose d'un long ruban de fibres végétales tressées, garni de franges de même nature (n° 16).

Les femmes qui s'en étaient ornées le portaient enroulé autour de la taille par-dessus le pagne.

Peignes. [(2) Sikat, (3) djounko, (4) schoudip]. — Les Sakayes ont les cheveux trop crépus pour qu'il leur soit facile de se peigner. Aussi les portent-ils en général très courts. Cependant, chez certaines tribus, les cheveux sont longs et se tiennent en masse sur la tête. Il est alors nécessaire d'employer des peignes très solides (nos 19, 29) formés d'un morceau de bois dur, généralement du kamouning, travaillé au couteau.

D'autres peignes (nos 18, 28) servent uniquement d'ornements et se portent piqués dans les cheveux afin de maintenir les fleurs et les diadèmes. Ils se composent de pointes affilées de bambou, attachés à l'aide d'un fil de brtam très serré.

En outre de ces peignes, dont le but est ornemental, les Sakayes portent des épingles à cheveux également faites en bambou (n° 17, 25, 26, 27) et couvertes d'ornements gravés au couteau.

Boucles d'oreilles. — Une fleur ou quelques perles passées dans un fil suffisent aux Sakayes pour s'orner les oreilles. Quelquefois ces

bijoux grossiers sont accompagnés d'une épine de porc-épic qui, traversant le lobe de l'oreille, maintient les objets engagés dans celle-ci. D'autres fois ces épines sont passées dans les cheveux au-dessus de l'oreille.

Ornements du nez. — Je n'ai jamais vu dans ce genre que des épines de porc-épic passées en travers du nez (n^{os} 12, 13).

Boîtes. — Les Sakayes emportent toujours en voyage de petites boîtes dans lesquelles ils mettent de menus objets. Ces boîtes sont très variables de formes et de nature. J'en ai vu en bambou, en os (n^o 31), en corne de chèvre sauvage (n^o 21); elles sont souvent très ornées. On les place dans les plis du pagne.

Couteaux. — Les couteaux sont de deux sortes : les uns servent à couper la jungle et sont fabriqués par les Malais ; les autres sont employés pour de petits travaux comme la taille des flèches, l'ornementation des bambous, etc...

Le couteau de jungle [(2) djou-hoï, (3) yout, (4) djoubi] est long de 30 à 50 centimètres et fait l'office d'une serpe ou mieux d'une hachette.

Le petit couteau [(2) saououd, (3) yout matchiañ] est aussi de provenance malaise, ou du moins le métal dont il est fait a été fabriqué en dehors des pays sakayes. Mais ce ne sont certes pas les Malais qui ont donné des formes aussi étranges à ces instruments. Les Négritos, très avides de métaux, ramassent toutes les ferrailles du pays et les approprient à leurs usages. C'est ainsi que j'ai vu des morceaux de casse-noix d'arék emmanchés, utilisés par des Sömañs ; de vieux rasoirs, de gros clous, etc., employés à divers usages.

Le pagne est porté par les adultes seulement ; les enfants restent nus ; ils ont pour tout costume quelques ornements de peu de valeur que leur mère leur passe au cou. En grandissant l'enfant apprend à travailler et commence à fabriquer tous les objets décrits plus haut, dont il aura besoin dans l'avenir. Chacun fait lui-même les ustensiles qui lui sont nécessaires. Aussi les copie-t-il servilement sur ceux de ses prédécesseurs. Il n'est donc pas surprenant de voir combien tous ces objets diffèrent peu par la forme aussi bien que par la matière qui les compose.

S'il y avait chez les Sakayes des ouvriers spéciaux pour tel ou tel ouvrage, on verrait rapidement des transformations s'opérer dans les diverses tribus suivant l'habileté des ouvriers employés. Mais le principe de la division du travail y est absolument inconnu, et chacun devant être à la fois cultivateur, chasseur, pêcheur, charpentier,

artiste, les générations se succèdent en se copiant les unes les autres sans s'inquiéter des modifications profitables à leur existence.

LA PROPAGATION DE LA PESTE ET DU CHOLÉRA, ET LES SUPERSTITIONS POPULAIRES

PAR

PAUL SÉBILLOT

Parmi les maux qui «répandent la terreur», il n'en est point qui aient frappé l'imagination des peuples à un aussi haut degré que la peste et le choléra. La soudaineté de l'apparition du fléau, les décès, si rapides qu'on a pu, sans hyperbole, qualifier certains d'eux de foudroyants, étaient en effet bien propres à inspirer la frayeur et à faire attribuer la maladie à des puissances surnaturelles. On composerait un volume avec les superstitions, les croyances sottes ou cruelles que la peste et le choléra ont excitées dans les pays divers où ils ont sévi avec intensité. Ici je réunis simplement quelques notes sur les croyances populaires relatives à ces deux maladies, la seconde ayant hérité en grande partie de celles qui s'attachaient aux grandes épidémies du moyen âge.

Lorsque les divinités sont outragées, elles envoient aux peuples des fléaux qui ne cessent que lorsque leur vengeance a été satisfaite ou que leur colère a été apaisée par les supplications. Cette conception remonte à une haute antiquité, et on la retrouve encore de nos jours.

Dans l'*Illiade*, ch. i. Apollon, pour venger son grand-prêtre insulté par Agamemnon, lance ses flèches sur l'armée et les Grecs sont frappés de la peste.

Un soldat ayant ouvert dans le temple d'Apollon un coffret d'or, il s'en échappa un air pestilentiel qui envahit le pays des Parthes et l'empire romain. (*Histoire Auguste*. Lucius Verus, ch. viii.)

Les Serbes croient que les pestes ont un pays au delà de la mer; c'est de là que Dieu les envoie lorsque les gens sont méchants et ont trop péché. (Grimm. *Teutonic mythology*. p. 1189).

D'après le médecin russe Ellisheieff, lorsqu'il y a quelques années le choléra éclata à la Mecque, le bruit courut que le Djino-Toussi, l'haleine de l'esprit malin, venait de faire son apparition dans les villes saintes, et qu'une terrible maladie envoyée par le prophète moisson-

naît les pèlerins. En ce pays on dit couramment : le vent apporte la maladie. (*Archives de médecine navale*, t. XL, p. 217-221.)

En Chine, au moment d'une épidémie, un lettré évoqua le diable ; celui-ci, pressé de questions, avoua qu'elle avait pour cause un paquet d'une certaine poudre qu'il répandait dans les rivières et les fontaines. Le lettré demanda à l'examiner ; il avala le paquet et mourut, mais l'épidémie disparut aussitôt (Georges Bell. *Voyage en Chine*, p. 176.)

Au Canada les maladies contagieuses étaient attribuées aux démons par les indigènes, qui faisaient de grands bruits pour les chasser. (*Relations des Jésuites*, année 1637, p. 157.)

Lorsque le choléra éclata en Bretagne en 1832, les paysans disaient : Dieu nous touche de son doigt, Dieu nous a livrés au démon ! (Souvestre. *Derniers Bretons*.)

Du temps du roi Humbert, l'Italie fut ravagée d'une peste violente. Alors un bon ange apparut visiblement, et il donnait des ordres au mauvais ange qui portait une arme de chasse, c'est-à-dire un épieu, et il lui ordonnait de frapper les maisons, et autant de fois qu'une maison recevait de coups, autant y avait-il de morts qui en sortaient. (*Légende dorée*, Saint-Sébastien, p. 94.)

Avant la peste qui éclata à Hof en 1519, on a vu la nuit marcher dans la rue du Meurtre, un grand homme noir et long, dont les jambes écartées occupaient les deux côtés de la rue, et dont la tête s'élevait bien au-dessus des maisons. C'est peu de temps après que se déclara la grande peste, et l'on sait qu'elle frappa les premières victimes dans la rue du Meurtre. (Grimm. *Veillées allemandes*, t. I, p. 289.)

Les ministres de la vengeance céleste étaient parfois visibles, et on les voyait se promener sur terre pour répandre la contagion.

Chez un grand nombre de peuples, la peste est un Dieu anthropomorphe. Elle est visible à certains yeux, comme la divinité de la mort (Cf. Sébillot. *La mort en voyage*. Archivio par le tradizioni popolari 1885, p. 421-32), à laquelle on peut comparer ses voyages ; elle exécute la vengeance céleste et agit pour son propre compte, en déesse malfaisante, mais non toujours implacable.

Saint Augustin représente la peste comme une femme qui rôde, et qui peut être éloignée avec de l'argent, et il cite à ce sujet un proverbe punique. Pendant la grande peste, sous Justinien, des gens voient sur la mer des barques d'airain, montées par des hommes sans têtes ; la peste éclatait où ils abordaient.

Les Grecs modernes se représentent la peste comme une femme aveugle qui erre de maison en maison, tuant tout ceux qu'elle peut tou

cher. Mais elle suit les murailles pour se guider, de sorte que si on est au milieu de l'appartement on lui échappe.

D'après un conte populaire, ce sont trois terribles femmes qui traversent ensemble les villes, l'une porte un grand papier, l'autre une paire de ciseaux, la troisième un balai. Elles vont ensemble dans les maisons où elles espèrent trouver des victimes : La première met leurs noms sur la liste, la seconde les blesse avec ses ciseaux, la troisième les balaie. Ce sont les Trois Parques ou les Furies devenues les déesses de la mort. (Grimm, *Teutonic Myth.*, d'A. Fauriel.)

Giltine, la déesse lithuanienne de la peste ou de la mort, massacre sans merci ; lorsqu'une peste éclate, la vierge de la peste se montre dans les cimetières solitaires et dans les champs vêtue de blanc avec des tresses de feu sur les tempes, et sa main agite un bonnet taché de sang ; où elle l'agite les palais deviennent des solitudes, sous ses pas s'élèvent des tombes vertes.

Une autre déesse de la peste habillée de blanc montée sur des échasses, dit son nom à un homme qu'elle rencontre et lui demande de la porter sur son dos à travers toutes les Russies : à cette condition il passera sans danger à travers morts et mourants.

Dans un récit polonais, la peste passe aussi à travers les villages qu'elle rend déserts : les coqs sont enrôlés et ne peuvent chanter, les chiens n'aboient plus quoiqu'ils la sentent de loin, et ils hurlent. Un paysan la vit en costume blanc, les cheveux épars, qui essayait de franchir une clôture pour échapper aux chiens qui hurlaient après elle ; il la poussa et elle tomba au milieu des chiens. Alors elle disparut, menaçant encore de sa vengeance.

Les légendes suédoises font la Peste arriver du Sud, et entrer dans un village, où elle reste devant la première maison ; elle ressemble à un joli petit garçon, avec une râpe à la main, avec laquelle elle a l'air de râper quelque chose. Pendant qu'elle le fait, il reste encore un ou deux vivants dans la maison ; mais lorsqu'elle va au village suivant, alors survient la suivante de la peste qui balaie devant la porte et tout le village meurt.

Au milieu du XVII^e siècle, un paysan wende rencontra un homme qui lui demanda de monter dans sa charrette, ce à quoi il consentit. Quand il y fut, il lui demanda qui il était : L'homme lui répondit : « Je vais dans ton village où je ne suis pas encore allé ; car je suis l'Homme Peste. »

En Pologne la peste se promène dans un char trainé par des hibous et des grands-ducs.

Dans le Lausitz, Smermitza vêtue de blanc rôde autour des villages : à chaque maison où elle dirige ses pas, il y aura bientôt un cadavre. Dans les maisons, elle annonce sa présence en frappant et en retournant les tables.

Il n'y a pas de doute que ces personnifications variées de la peste doivent être considérées comme des émanations des divinités supérieures de l'antiquité.

En Norvège, la peste est représentée comme une vieille femme pâle qui voyage à travers le pays avec une râpe et un balai ; lorsqu'elle se sert de ce dernier instrument, tout le monde meurt. Quelquefois aussi elle est vêtue de rouge.

Les Serbes disent que leur Peste (Kuga) est une femme réelle qui se promène enveloppée d'un voile blanc ; beaucoup l'ont vue et quelques-uns l'ont portée sur leur dos, car elle s'approche des gens, et leur dit : Je suis la Peste, porte moi à tel endroit. Celui qui la prend sur son dos, la porte où elle veut sans en ressentir d'inconvénient. (Grimm. *Teutonic Myth.*, p. 4187 et suiv.)

Un jeune meunier, arrivant au gué avec les chevaux, le jour du pardon d'Elliant, vit une belle dame en robe blanche, assise au bord de la rivière, une baguette à la main, qui le pria de lui faire passer l'eau. Lorsqu'il l'eut déposée sur l'autre rive, elle lui dit : Jeune homme, vous ne savez pas qui vous venez de passer : Je suis la Peste. Je viens de faire le tour de la Bretagne, et me rends à l'église du bourg, où l'on sonne la messe. Tous ceux que je frapperai de ma baguette mourront subitement ; pour vous, ne craignez rien, il ne vous arrivera aucun mal ni à votre mère non plus. (La Villemarqué. *Barzaz Breiz*, p. 55.)

Lors du choléra de 1832 le bruit d'apparitions surnaturelles se répandit dans les campagnes, des femmes rouges avaient été aperçues près de Brest soufflant la mort sur les vallées. Une mendiante appelée devant la justice, soutient qu'elle les a vues, qu'elle leur a parlé. (Souvestre. *Les derniers Bretons*.)

En Orient, d'après une légende qui fit l'an dernier le tour de la presse, mais dont j'ignore l'origine exacte, un voyageur rencontre une belle dame qui se rend à Smyrne ; c'est le choléra, qui ici a sans doute succédé à la peste ; il lui rend quelque service et lui demande combien elle fera de victimes dans cette ville. — Dix mille, répond-elle. A quelque temps de là le voyageur la rencontre de nouveau, et lui reproche d'avoir tué vingt mille personnes. — Ah ! répond le Choléra ; j'en ai tué dix mille tout juste, les dix mille autres sont morts de peur.

Dans un chant populaire Sicilien, le choléra était représenté comme un oiseau de proie qui venait d'outre-mer pour ravager la Sicile. (Pitrè, dans l'*Archivio*, 1884 p. 595.)

On retrouve une conception analogue en Perse :

D'après une ancienne légende, le choléra ne serait autre chose qu'une mouche gigantesque nommée Firaz, et invisible aux yeux des hommes ; volant avec une rapidité extraordinaire, elle pourrait, si elle voulait, se poser en une journée sur tous les habitants d'une grande ville. Quiconque est effleuré par ses ailes tombe malade aussitôt ; ceux qu'elle a touchés de la tête meurent sans qu'aucun remède puisse les soulager. Les Persans, du reste, sont très enclins à revêtir les fléaux de la forme d'insectes fantastiques. C'est ainsi que, pour eux, la peste n'est autre chose qu'un énorme scarabée rouge, aux élytres livides, et qui, des pointes de ses antennes, laisse incessamment tomber des gouttes de sang. Bien entendu, personne ne l'a jamais vu, mais tout le monde croit aveuglément à ce coléoptère fantastique, qu'on appelle en Persan Madins, et auquel le poète Saadi a consacré l'une de ses plus saisissantes pièces de vers, intitulée : *Madins et Mourmahal*. (*La Lanterne*, juillet 1884.)

La Peste se manifeste ailleurs sous la forme d'une nuée chargée de miasmes, mais visible :

Une nuée fort basse et qui semblait traîner jusqu'à terre, comme un brouillard épais et puant avait engendré la peste dans le pays d'El-liant. (Pradère. *Bretagne poétique*, p. 40.)

Une tradition du Voigtland représente la Peste venant comme une vapeur bleue, et sous la forme d'un nuage. Par là on signifie le brouillard brûlant qui précède une pestilence. Une peste qui fit rage dans l'Odenwald se montra sous la forme d'une petite flamme bleue dans la sacristie de l'église d'Erbach. (Grimm. *Teut. myth.* p. 4183.)

Des signes avant-coureurs du Choléra se montraient quelque temps avant son apparition, de même que dans les époques antiques lorsque la peste était sur le point d'éclater.

En 1837, on crut à Borghetto qu'au moment de l'apparition du choléra l'image du Sauveur pleura à chaudes larmes.

Les feuilles de châtaignier et de cerisier dans tous les environs de Gênes étaient striées de certaines raies bizarres, que naturellement devaient avoir faites certains vers longs et légers qui s'y étaient posés. Ils en tiraient la conséquence de la présence du choléra et l'air qui en était empesté, et pour cela ils négligeaient toute précaution hygiénique. (Pitrè, ouv. cité p. 593).

Mais il y avait des pays qui passaient pour en être indemnes, soit par leur situation, soit pour toute autre cause merveilleuse : Pendant que la province d'Alicante était ravagée par le choléra, on disait qu'il ne viendrait pas à Séville, parce qu'il s'y trouvait dix justes ou dix âmes justes, croyance qu'on peut comparer à la légende de Sodome. (*Boletín folklorico español*, p. 23.)

Les Hindous et les Persans affirment que la première chose qui signale l'approche du choléra, c'est la disparition presque totale des mouches. S'enfuient-elles? S'enterrent-elles? Ce qu'il y a de certain c'est qu'on ne les reverra que longtemps après la fin de l'épidémie. En Perse, on explique cette disparition des mouches par la peur qu'elles ressentent à la vue de la grande mouche Firaz, dont j'ai parlé plus haut, et qui, invisible aux hommes, est très visible pour elles. (*La Lanterne*, juillet 1884.)

A Dinan, le quartier du Jerzual, où il y a beaucoup de tanneries, fut indemne pendant les diverses invasions du choléra. On expliquait plaisamment ce privilège en disant que la rue est si escarpée, que le choléra n'avait jamais pu la monter. On peut voir dans cet plaisanterie une dernière survivance de la divinité-fléau.

Les divinités n'étaient pas les seules puissances capables de propager le fléau ; les peuples en ont parfois accusé le gouvernement ou certains partis :

Lorsque le choléra de 1832 éclata à Paris le peuple prétendit qu'un parti occulte avait empoisonné les eaux. Plus tard on s'en prit aux usines où les machines à vapeur sont en activité, puis aux chemins de fer. (*Dict. des superstitions*, coll. Migne).

En Italie, le choléra est un poison. Il est toujours envoyé par le gouvernement personnifié dans le roi. C'est lui et les princes du sang, ainsi que les principaux de l'État qui le font jeter ou le jettent eux-mêmes impunément, et ils ont le contre poison qu'ils donnent aux personnes qui ont leur confiance ou leur affection. Si une de ces personnes meurt, cela veut dire qu'elle ne s'est pas suffisamment hâtée de prendre le contre poison, ou si elle l'a pris, elle s'est trompée sur la dose. (G. Pitre, *Archivio*, 1884. p. 390.)

En Sicile, les empoisonneurs circulent déguisés dans l'île. En 1837, cette fausse créance envahit tellement l'esprit du peuple, que le bruit se répandit que le roi Ferdinand était venu lui-même dans l'île travesti en moine, pour voir si les empoisonneurs avaient exécuté ses ordres sur une large échelle. A Palerme et ailleurs plusieurs individus furent tués pour ce motif. (Id. p. 391).

Un proverbe Sicilien, peut-être unique en Italie, dit : « Il vaut mieux mourir éventré, que de mourir en chiant. » Entendu par M. Pitrè en 1865, alors qu'à Palerme le peuple menaçait le gouvernement d'une insurrection, l'accusant d'avoir propagé le choléra en Sicile. On dit aussi dans ce temps qu'il y avait un bon moyen de guérir le choléra, c'était avec de la poudre et du plomb. (Id. p. 592.)

Les médecins sont ceux qui se prêtent le mieux à la diffusion du choléra. Ils sont payés pour faire mourir les pauvres gens, et bien sots sont ceux qui se laissent persuader de prendre leurs remèdes !

Les fumigations, les désinfectants ne font que faire mourir plus vite. (Id. p. 590.)

En Bourgogne lors de la peste de 1565, la municipalité d'Autun commit trois notables « pour prévenir à la conspiration inique de plusieurs meschans et pervers ayant vouloir d'infecter et intoxiquer les eaux des fontaines au grand péril de tous. » Au rapport de Thucydide, des mêmes menaces étaient proférées à Athènes contre ceux qu'on accusait aussi des mêmes méfaits : en 1832, on aurait eu à déplorer de grand malheurs si les gendarmes n'avaient pas réussi à dissiper ou à contenir les masses populaires qui menaçaient de mort ceux qu'on accusait de produire le choléra par l'empoisonnement des fontaines. (Clément-Janin. *Les pestes en Bourgogne*, p. 46.)

Lors de la peste de Milan en 1630, le peuple regarda la destruction qui le menaçait comme le résultat d'onctions contagieuses. Toute souillure qui se remarquait sur les murailles était considérée avec effroi, tout homme qui, par inadvertance, étendait la main pour toucher au mur était trainé en prison aux cris d'une populace furieuse. Trois voyageurs français arrêtés à regarder la façade du Dôme en ayant touché le marbre, furent frappés avec violence et conduits en prison. Un pauvre octogénaire ayant essuyé avec son manteau la poussière du banc sur lequel il voulait s'asseoir dans l'église, fut aussitôt entouré, saisi, frappé, on le traîna par la barbe, et en quelques minutes on en fit un cadavre. Une femme du peuple ayant vu un homme qui tenait à la main un papier, et qui de distance en distance, traînait les mains sur le mur, pensa que c'était peut-être un de ceux qui mettaient du poison aux murailles ; une autre commère fit les mêmes observations, la foule s'ameuta, purifia les murailles, et l'homme, qui était un commissaire de la santé, fut arrêté, mis à la torture ; alors il inventa une fable, et dit, espérant se sauver, qu'un barbier bien connu pour vendre des onguents contre la peste, lui avait remis un pot d'onguent en lui disant d'en frotter les murs. Tous les deux subirent d'affreux sup-

plices, et une colonne dite Infâme fut élevée sur l'emplacement de la maison du barbier. (*Magasin pittoresque*, 1843, p. 207, 279, 326.)

En Italie on ne sait pas au juste la nature du poison ; seul un auteur a émis l'idée qu'on pourrait peut-être infester l'air avec de la bave de crapaud, de serpent ou de chien enragé. Il est la plupart du temps renfermé dans une bouteille, et il est répandu sous forme de liquide, plus souvent sous forme de vapeur. Une fumée est toujours une cause de graves soupçons. Durant le choléra de 1837, une voiture parcourut vers minuit plusieurs rues de Palerme, laissant derrière elle un grand nuage de fumée, et jetant partout la terreur ; c'était le choléra qu'elle répandait ainsi. (Pitrè, p. 593 et 594.)

A Marseille en 1884, un individu prétendait qu'on jetait dans la rue des cartouches « chargées de choléra ». A Naples, un jeune garçon étant à un marché public, où il vendait des figues, un homme grand, mince et vêtu de noir s'approcha de lui pour en acheter. L'homme profita d'une distraction du vendeur pour répandre sur les figues une poussière blanche, puis il disparut subitement ; cette poussière contenait le germe du choléra. (*Boletín folklórico español*, 1885, p. 23.)

Dans les premiers jours de septembre, quand le choléra sévissait à Naples, un groupe de lazzarones vit un monsieur au visage pâle, à la barbe noire et à l'œil sinistre, qui parcourait le marché de Foria, répandant de la poussière qu'il avait dans une bouteille. Plein de colère et accusant l'homme d'être un empoisonneur, les lazzarones s'élançèrent sur lui, le maltraitèrent et voulurent le tuer. Le pauvre homme allait passer un mauvais quart d'heure, quand la police arriva et le conduisit à la prévention. On s'assura depuis que cette poudre était un désinfectant que le cavalier maltraité voulait employer à désinfecter le marché de Foria. (Ibid. p. 23.)

En Ligurie, le seul amusement d'une simple fusée qui traverse le ciel avec une longue et brillante queue de feu, est regardé avec terreur dans un temps de calamité par les ignorants, et leur paraît l'annonce funeste de la propagation de la maladie.

Dans ce temps le peuple n'assiste pas aux feux que l'on brûle pour les réjouissances publiques, surtout aux feux de Bengale, parce qu'ils sont faits exprès pour répandre le poison. A la fête de la Nativité de la Vierge, célébrée en 1884 à Borghetto, le peuple qui avait pris part à toutes les réjouissances de la journée, se renferma le soir dans ses maisons dans la crainte de la contagion produite par le feu. (Pitrè, ouv. cité p. 594-592.)

L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

DES

SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

2^{me} ANNÉE. — N^o 20. — 25 OCTOBRE 1885.

TRAVAUX ORIGINAUX

ETHNOGRAPHIE

NÉGRITOS DE LA PRESQU'ILE MALAISE¹

PAR

J. DE MORGAN

Ingénieur civil des mines.

(3^e ARTICLE)

VII. — INDUSTRIES DES NÉGRITOS DU ROYAUME DE PÉRAK

Les seules industries des Négritos sont celles qui se rapportent à la fabrication des objets de première nécessité. J'ai déjà dit comment ils transforment l'épaisse écorce de l'arbre nōhou en une étoffe souple et flexible ; il me reste à parler des tresses et des nattes dans la fabrication desquelles ils excellent et dont les produits constituent, avec la gutta-percha et le rotane, les seules exportations des régions montagneuses de la presqu'île malaise.

Les forêts du royaume de Péraak sont remplies de rotanes de toute

1. Voir *L'Homme*, 1885, n^o 18, p. 545 et n^o 19, p. 577.

nature et de toute taille, d'une qualité parfaite¹. Aussi les Malais et les Négritos les emploient-ils pour tous les usages de la vie, depuis les poutres de la maison jusqu'aux bagues qu'ils portent au doigt. Les Sakayes se servent également du rotane qui leur fournit la matière première essentielle de toutes leurs industries.

Grâce à cette grande abondance du rotane, ces peuples sont arrivés à le manier avec une facilité et une adresse remarquables. J'ai vu des hottes sakayes, qui ne sont en somme que de simples paniers, pouvoir pendant un certain temps renfermer de l'eau sans qu'il en passât une goutte au travers.

Les divers objets, fabriqués en rotane, sont les hottes, les paniers, les couvercles de carquois, les lits, etc.

La hotte est certainement l'objet le plus utile au Sakaye. Il la porte toujours en voyage ; c'est elle qui renferme ses provisions et son modeste bagage.

Elle est cylindrique et terminée par un fond demi-sphérique. Tantôt elle est formée de tresses serrées (fig. 128, n° 7), tantôt, au contraire, elle est à jour (n° 6). Les dimensions sont très variables, suivant la force ou le goût de l'individu qui la porte ; les plus grandes n'ont jamais plus de 0^m,60 de hauteur.

Les hottes à jour sont destinées principalement au transport des patates ou des objets extraits de la terre. Il suffit de tremper dans l'eau le contenant et le contenu pour nettoyer d'un coup toute la récolte, dont l'eau de lavage s'égoutte ensuite très facilement.

Les hottes faites de tresses serrées sont spécialement affectées aux objets qui craignent l'humidité ou qui, par leur petitesse, passeraient entre les mailles à jour.

Les hottes, comme les paniers, se construisent à l'aide d'une série de montants en rotane un peu fort et fendu en deux, dont on tresse l'intervalle avec du rotane fendu. Après chaque tour, on a soin de frapper les tresses, afin de les appliquer contre les précédentes.

Les couvercles des carquois procèdent de la même fabrication, ils sont en général très soignés, afin que l'humidité ne puisse arriver jusqu'aux flèches, le poison dont elles sont garnies perdant ses propriétés vénéneuses à l'air humide.

J'ai vu, dans certains villages, des lits en rotane tressé ; mais ce n'est là qu'une exception ; généralement ces meubles sont en bambou.

Quant aux nattes (fig. 128. n°s 1. 2. 3. 4.), elles sont en nipa (sorte

¹ L'une de ces espèces est le « rotan Sömamou » connu en Europe sous le nom de jonc de Malacca.

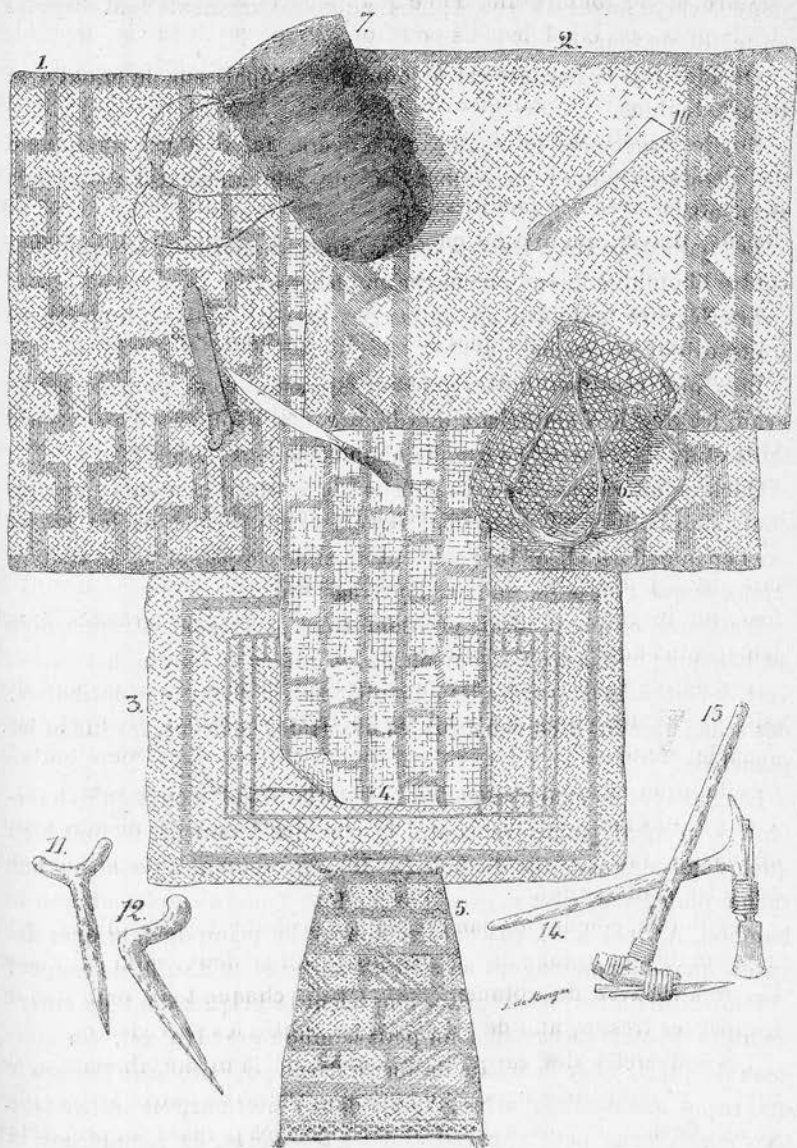


Fig. 128. — 1. 2. 3. 4. Nattes. — 5. Sac en natte. — 6. Hotte en rotans, tresse à jour. — 7. Hotte en rotane, tresse serrée. — 8. 9. Couteau de jungle (malais) et sa gaine. — 10. Couteau de jungle. — 11. 12. Outils de jardinage. — 13. 14. Haches.

de palmiste) ou en toute autre plante dont les feuilles sont assez larges pour qu'on puisse les diviser en bandes.

Ces nattes ont leurs mailles à angle droit; les points en sont carrés

dans le corps même du travail, tandis que les ornements sont disposés en feuille de fougère.

Quelque fois la bordure est à jour; alors l'épaisseur de la natte se trouve doublée.

Sur les ornements en feuille de fougère, les Sakayes appliquent des peintures jaunes ou brunes qui sont généralement d'une grande simplicité.

Les nattes servent à couvrir les lits, dans les maisons, et à protéger contre l'humidité quand on couche en plein air.

Les Négritos font aussi en nattes des sacs (n° 5) dans lesquels ils transportent les grains.

Bien que certaines hottes puissent être employées pour porter de l'eau, les Négritos emploient d'ordinaire des bambous d'assez forte taille et qu'ils trouvent en grande abondance dans la forêt.

Quelquefois ces bambous sont ornés de dessins¹ et munis d'un crochet, simple branche fourchue renversée, qui permet de les porter sur l'épaule (fig. 132, n° 15); souvent aussi ils consistent en de simples tronçons que l'on jette, une fois l'ouvrage fini.

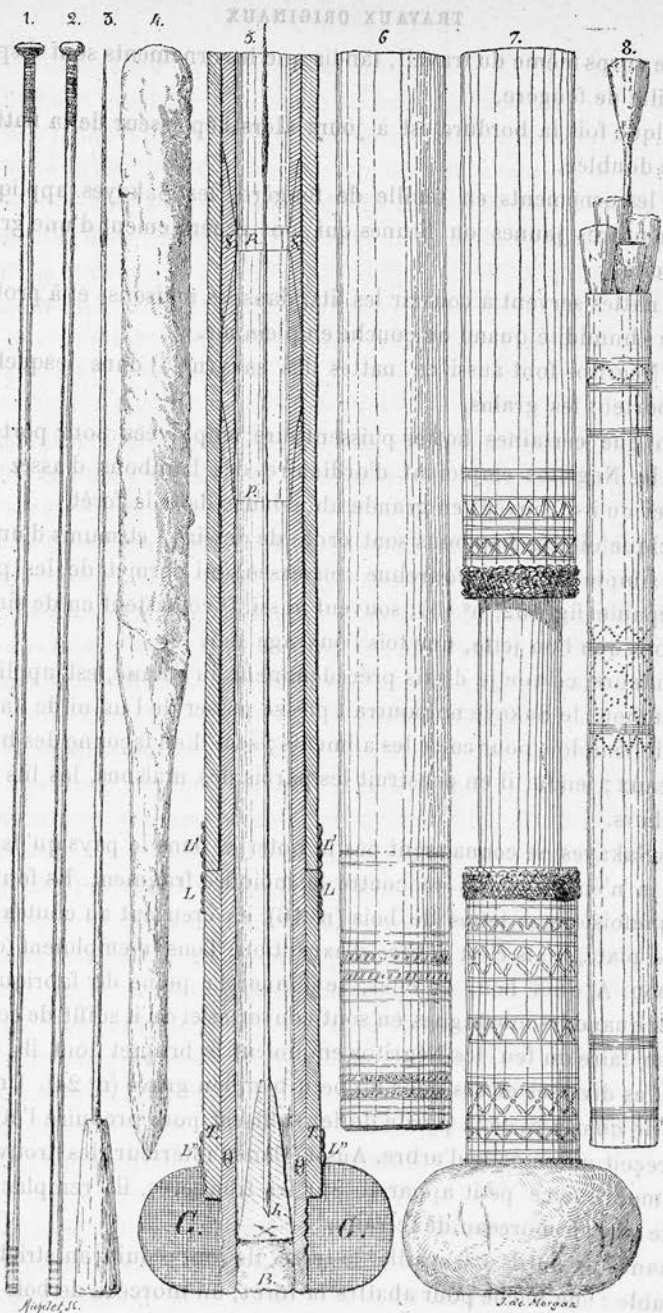
D'ailleurs, ce que je disais précédemment du rotane, est applicable au bambou; le Sakaye ne pourrait pas se passer de l'un ni de l'autre; vert, il l'emploie pour cuire les aliments; sec, il en façonne des boîtes, des seaux; fendu, il en construit les parois des maisons, les lits et les planchers.

Les Sakayes ne connaissent pas la poterie. Dans le pays qu'ils habitent, je n'en ai jamais rencontré le moindre fragment. Ils font bien quelquefois des assiettes de bois (n° 16), en creusant au couteau une racine plate, mais c'est à titre d'exception. Tous n'emploient que le bambou. A quoi bon, en effet, se donner la peine de fabriquer des vases, quand les montagnes en sont couvertes et qu'il suffit de couper?

Pour faire du feu, les Négritos emploient le briquet dont ils enferment les diverses pièces dans un petit bambou gravé (n° 24). Un morceau de quartz et de la pyrite de fer suffisent pour produire l'étincelle que reçoit une moelle d'arbre. Aussi, dans l'intérieur, les trouve-t-on tous munis de ce petit appareil. Sur les frontières, ils remplacent la pyrite par un morceau de ferraille.

Quant aux outils à travailler la terre, ils sont réduits au strict indispensable: une hache pour abattre la forêt, un morceau de bois pointu pour enterrer la semence (fig. 128, n° 11. 12.)

¹ J'ai donné au musée du Trocadéro un bambou très orné qui servait à porter l'eau.



Agulles, etc.

J. de Morgan

FIG. 129. — 1. 2. Sarbacanes. — 3. Fleche de sarbacane. — 4. Bâton à poison. — 5. Coupe d'une sarbacane. — 6. 7. Détails de la sarbacane. — 8. Petit étui pour fleches de sarbacane.

Les haches (n^{os} 13. et 14.), sortes de ciseaux emmanchés sur une branche fourchue, sont toujours de provenance malaise. Les Sakayes les obtiennent par échanges. Ceux de la frontière en prennent des cargaisons qu'ils portent à des distances considérables dans l'intérieur, de sorte que les habitants des villages les plus éloignés finissent par les payer des prix insensés. J'ai vu dans un village de S. Piah, une hache qui avait coûté plus de 20 dollars (100 francs), en échange contre de la gutta-percha. Celles que j'avais apportées avec moi pour donner à ces braves gens me revenaient à peine à 40 cents (2 francs).

VIII. — ARMES

Les seules armes employées par les Négritos sont : la sarbacane (Sakayes et Sömangs), l'arc (Sömangs) et la lance (Sakayes et Sömangs).

La sarbacane est un tube de bambou, long d'environ 2^m,20 et dont le diamètre est de 0^m,02 à 0^m,03.

Les Malais nomment cette arme « sompitan », les Sömangs « blaô », les Sakayes de S. Rayà « bölö, » et ceux de S. Krbou « blâô ». Comme on le voit, dans les langues négritos ce nom a la même racine qui est très différente de celle du Malais.

Le bambou dont est formé le tube appartient à une espèce spéciale, « (1) boulo tōmiañ, (3) aouan tōmin, (4) aouen sonor », dont les nœuds sont très espacés, de telle sorte qu'entre deux nœuds on puisse couper un tube de plus de deux mètres de long.

Le bambou tōmiañ pousse sur les montagnes à 1,000 ou 1,500 mètres d'altitude ; il se trouve en bouquets répandus dans la forêt. Les grandes tiges sont assez rares ; le Gounong Tchondong est un des points où elles se présentent en plus grande abondance.

La sarbacane se compose de deux tubes rentrant l'un dans l'autre : le tube externe « (1) saroñ, (2. 3. 4.) lô » est toujours d'un seul morceau, tandis que le tube interne « (2) blaô, (3) bölö, (4) blâô » est parfois formé de plusieurs pièces soudées entre elles. Cette disposition est destinée à empêcher les courbures dues aux alternances d'humidité et de sécheresse.

L'embouchure de la sarbacane « (1) oupom, (2) tōmboun, (4) chélouh » est en bois chez les Sakayes, tandis que les Sömangs la fabriquent en gutta-percha. Elle est fixée au tube interne qui glisse à frottement doux dans son enveloppe.

Le projectile de cette arme est une petite flèche « (1) dama, anak sompitan, (2) senloï, (3) roñ, (4) sōgâl » composée d'un éclat de bam-

bou taillé en pointe très effilée, « (4) schoï » et garni à sa base d'un petit bouchon de moelle de bertam, « (2. 4) bassô », qui sert de piston.

La fig. 129, n° 5, représente la section d'une sarbacane dans laquelle se trouve le projectile :

— T. tube externe fixé au tube interne jusqu'en LL' et au delà libre et retenu simplement par le frottement. — 0. tube interne. — G. embouchure. — L, L', L'. petites garnitures de rotane destinées à maintenir le tube de bambou et à l'empêcher de se fendre. — H. bâton de la flèche. — X. bouton de moelle de bertam. — B. petit bouchon d'étope « (1) rabo, (3) selmoïl, (4) rabô », destiné à produire une fermeture plus complète du piston, afin d'éviter les pertes d'air et par conséquent de force. — P. R. deux modes d'assemblage des morceaux du tube interne; l'un P. est un assemblage direct dans lequel les deux extrémités des morceaux à réunir rentrent l'une dans l'autre; l'autre R., dans lequel cet assemblage est fait au moyen d'une cale S.

Dans les deux cas les pièces juxtaposées sont collées avec de la gutta-percha.

Les deux extrémités de la sarbacane sont toujours ornées de dessins gravés au couteau (fig. 129, n°s 6 et 7).

Ces armes sont très fragiles; mais les Sakayes, habitués à les porter dans les jungles les plus épaisses, ne les heurtent jamais contre les arbres.

Lorsqu'on ne fait pas usage d'une sarbacane, il est indispensable de la conserver dans la fumée au-dessus du foyer, sans quoi elle serait promptement attaquée par les insectes.

La sarbacane est nettoyée comme un fusil à l'aide d'une baguette, « (1) goindjam, (3) roknañ, (4) kaltó », un peu plus longue que l'arme et avec laquelle on pousse un petit tampon d'étope imbibé d'huile de kapayañ.

Une bonne sarbacane est, après les instruments métalliques, l'objet le plus précieux pour les Sakayes; le bambou dont elle est faite ne pousse que dans certaines régions. Aussi faut-il parfois de longs voyages pour se procurer les tiges de longueur convenable.

Le carquois « (1) taboñ dama, (2. 3.) lok, (4) lök », dans lequel les Sakayes portent leurs flèches, se compose d'un tube de bambou, long de 30 à 40 centimètres et d'un diamètre de 6 à 10 centimètres, fermé à sa partie antérieure par le nœud de la plante, tandis qu'à la partie supérieure il porte un capuchon de rotane finement tressé, « (4) tcheñkop », retenu au cercle qui empêche le bambou de se fendre à l'aide d'une petite charnière de rotane.

La figure 130, n° 1, représente le carquois en usage dans le royaume de Pérak.

La figure 130, n° 2, donne la coupe d'un carquois de Salangore et de Burnam. Dans ce dernier, le couvercle est quelque peu différent et affecte la forme d'un champignon.

Les flèches sont placées dans le carquois de trois manières différentes :

1° Libres, leur pointe reposant sur le fond du bambou.

2° Placées par petits paquets dans des bambous de très petite taille formant étuis « (4) sō-pounèi. »

3° Dans de petits tubes de roseau fixés en haut du carquois et destinés à recevoir chacun un projectile.

A l'intérieur du couvercle se trouve un petit disque de rotane « (4) tōnièk », destiné à maintenir la provision d'étope emmagasinée au fond du capuchon.

Une ceinture, « (3) bōgnañ, (4) sélaï », en fibres de bertam ou de trab, permet au Sakaye de porter son carquois pendu à la taille. Cette ceinture s'accroche au moyen d'un anneau et d'un os ou d'un petit bâton

passé au travers. « (1) kountchi, (3) sōnañkot, (4) pōniñkèl ».

Les Sakayes portent toujours le carquois sur la cuisse gauche, afin de pouvoir prendre plus aisément les flèches de la main droite.

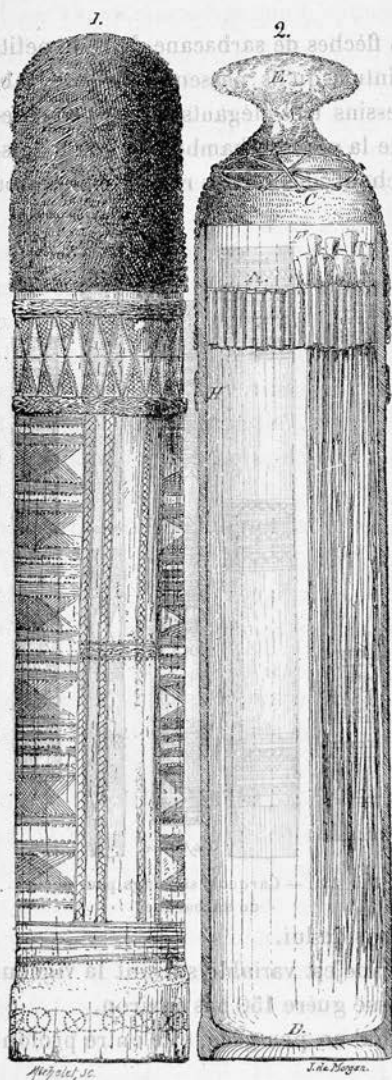


FIG. 130. — 1. Carquois sakaye pour fleches de sarbacane (S. Kinta). — 2. Carquois sakaye pour fleches de sarbacane (S. Burnam). Coupe. — A. Petits tubes de bambou ou de roseau pour arrimer les fleches. — F. Fleches. — E. Provision d'étope. — C. Cercle de rotane destiné à maintenir l'étope.

Les carquois sont ornés de dessins gravés au couteau, composés d'une série de lignes droites ou brisées dont les motifs sont peu variés et que chacun fait à sa guise.

Les Sômangs portent aussi leurs flèches de sarbacane dans de petits carquois sans couvercle et sans ceinture qu'ils passent dans leur trab. Ces objets sont souvent ornés de dessins très élégants obtenus en enlevant au couteau certaines parties de la peau du bambou et en en laissant d'autres qui prennent, en séchant, des teintes rouges, jaunes ou noires (fig. 131).

Pour tirer avec la sarbacane « (1) mniompit, (3) pout-pout, (4) chèhlou », le Négrito saisit l'arme des deux mains en les plaçant tout près de l'embouchure, contrairement à ce que nous faisons pour épauler un fusil. Le bras droit reste plié comme le bras gauche; puis, une fois le souffle pris, la flèche est lancée sur un but fixe.

Il est un fait très remarquable, et cependant constant chez les peuples peu civilisés : Les sauvages ne tirent jamais un but mobile. Ils sont néanmoins d'une grande adresse et auraient de grandes chances d'abattre le gibier, autrement qu'au posé. J'ai vu, en effet, un chef frapper du premier coup un dollar placé à 30 pas de lui.

La portée d'une flèche de sarbacane est variable suivant la vigueur de poumons du tireur; elle ne dépasse guère 150 pas environ.

Lorsque la flèche touche un animal un peu gros, elle entre profondément et se brise sur les os.

Ces flèches sont enduites de poison (v. l'article POISONS) qui rend la blessure mortelle.

Les Sômangs emploient non seulement la sarbacane, mais aussi l'arc, arme beaucoup plus puissante lançant de grandes flèches empoisonnées avec lesquelles ils peuvent attaquer tous les animaux.

L'arc « (1) gandiona, (2) ak » est formé d'un éclat de bois hiboul,

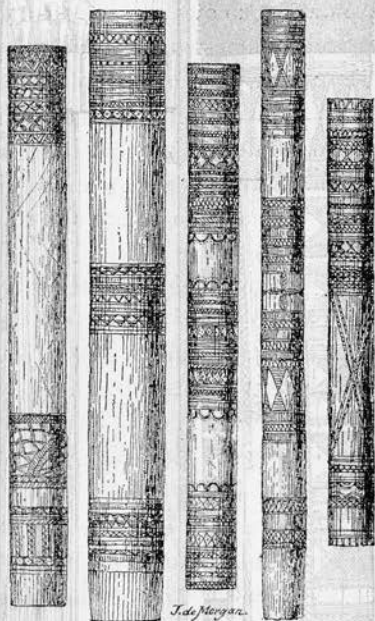


FIG. 131. — Carquois sômangs pour flèches de sarbacane.

taillé en fuseau très allongé (fig. 132, n° 1). Il a environ 2^m,20 de longueur et se termine par deux pointes dont l'une porte un cran d'arrêt très marqué, dans lequel vient se placer l'anneau de la corde.

Cette corde est faite de fibres de poko trab bien tordues et graissées d'huile, ou plus rarement du nerf d'un animal sauvage tel que le cerf ou le bœuf.

Le hiboul est le seul bois employé pour la fabrication des arcs.

La flèche se compose d'un bambou sans nœuds de 7 à 8 millimètres de diamètre, garni, à l'une de ses extrémités, d'une pointe en fer barbelée des deux côtés ou seulement d'un côté. A l'autre bout sont insérées trois plumes coupées très court et rayonnant à 120 degrés l'une de l'autre sur une longueur de 8 à 10 centimètres; elles sont fixées à l'aide de petits fils et de gutta-percha.

La pointe de la flèche est simplement plantée dans la baguette de bambou, de telle sorte qu'un animal blessé ne puisse, en retirant le bâton, faire sortir la pointe qui, retenue par les barbelures, reste dans la plaie.

Cette pointe est garnie d'une couche épaisse de poison.

Les carquois des flèches sont de la plus grande simplicité : ils se composent d'un bambou sans ornements, terminé en pointe et que le chasseur peut planter dans le sol sans crainte de mouiller ses projectiles.

Les Sömangs ne portent jamais plus de 5 ou 6 flèches dans le même carquois.

Les autres armes, en usage chez les Négritos, sont la lance et l'épieu.

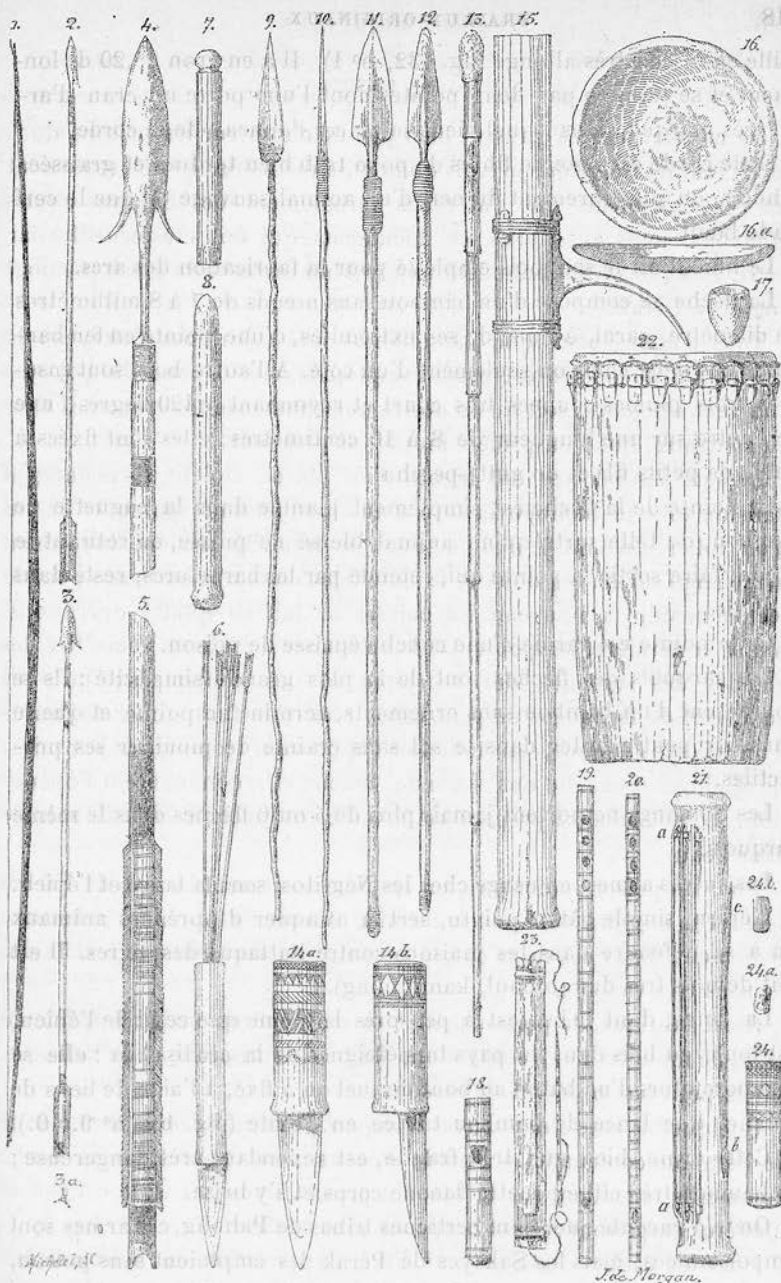
L'épieu, simple bâton pointu, sert à attaquer de près les animaux ou à se défendre dans les maisons contre l'attaque des tigres. Il est fait de bois très dur (hiboul, kamouning).

La lance, dont le but est à peu près le même que celui de l'épieu, est toute en bois dans les pays très éloignés de la civilisation : elle se compose alors d'un bâton au bout duquel on a fixé, à l'aide de liens de rotane, une lance de bambou taillée en pointe (fig. 132 n° 9. 10.).

Cette arme, bien que très fragile, est cependant très dangereuse ; le bambou très effilé pénètre dans le corps et s'y brise.

On m'a raconté que, dans certaines tribus de Pahang, ces armes sont empoisonnées; mais les Sakayes de Pérak les emploient sans poison, disant que lorsqu'on en vient à se défendre de si près, on n'a pas le temps d'attendre l'effet du poison.

Dans les pays moins sauvages, les lances sont terminées par des pointes de fer (n°s 11. 12.); elles ne portent jamais de poison.



F. g. 132. — 1. Arc Somang. — 2. 3. 4. 5. Flèches et détails de la flèche. — 6. Carquois. — 7. 8. Boîtes à poison. — 9. 10. Lances à pointes de bambou. — 11. 12. Lances à pointes de fer. — 13. Canne. — 14. Boîtes à amorces de pêche. — 15. Bambou pour porter l'eau. — 16. Plat de bois. — 17. Petit pot en noix de Kapayany. — 18. Sifflet. — 19. 20. Flûtes. — 21. Gaitare en bambou. — 22. Tambour. — 23. Petit instrument de musique. — 24. Briquet et sa boîte.

IX. — POISONS

On connaît jusqu'à présent bien peu de chose sur les poisons dont se servent les Négritos ; je crois donc utile de donner ici non seulement les renseignements que j'ai reçus verbalement des Sakayes et des Sômangs, mais aussi tous les documents qui ont été recueillis par sir H. Low, le savant botaniste, aujourd'hui résident du gouvernement anglais à Pérak.

Voici d'abord ceux que j'ai obtenus moi-même des Sakayes : la fabrication du poison est assez compliquée, elle dépend du but que l'on veut atteindre, soit qu'on désire une substance foudroyante, soit, au contraire, que l'on préfère un poison plus lent.

Lorsque les Sakayes ont besoin d'un poison violent, ils mélangent dans un tube de bambou la sève d'un arbre nommé ipoh avec le jus d'un tubercule dont je n'ai pu savoir le nom. Ils sèchent doucement le mélange sur un feu doux et le mouillent de temps en temps pour le sécher ensuite à nouveau. La cuisson se fait en quatre opérations. Avant la dernière, ils ajoutent à la substance liquide du venin tiré des glandes des serpents, des scorpions et des cent-pieds ; puis ils enduisent de la liqueur un petit bâton plat et le font sécher au-dessus d'un feu sans flamme, sans toutefois l'approcher trop près de la braise ; ils appliquent ensuite une seconde couche et recommencent l'opération. Le poison ainsi préparé est d'un brun foncé ; il est très soluble dans l'eau.

Pour un poison moins fort, on emploie seulement la sève de l'arbre ipoh et le suc des tubercules, ou bien encore la première substance seulement. Dans ces deux cas, la préparation est identique à celle des poisons très violents.

Ainsi fabriqué, le poison peut être employé de suite : il suffit, en effet, de mouiller l'extrémité d'une flèche de sarbacane et de la frotter sur le petit bâton enduit de poison.

Quelquefois aussi, les Sakayes trempent l'extrémité de la flèche dans le bambou contenant le liquide vénéneux et opèrent sur la flèche comme ils le feraient sur le bâton à poison. Dans ce cas, la couche de matières empoisonnées est beaucoup plus épaisse.

Pour les flèches destinées aux arcs, l'application du poison se fait directement sur la pointe, qu'on fait sécher de la même manière que le petit bâton plat. On applique un nombre considérable de couches ; il en résulte un empâtement dont l'épaisseur est parfois de 4 à 5 millimètres.

Ces poisons sont extrêmement dangereux : les plus violents tuent un tigre en trois minutes, les plus lents n'agissent qu'après vingt ou vingt-cinq minutes.

J'ai vu des Sakayes tuer un singe de très grande taille avec des flèches de sarbacane.

L'animal était posé sur une branche, à 30 mètres de hauteur environ; il a été atteint à la cuisse gauche, et, immédiatement après avoir reçu la flèche, il a enlevé le projectile, qui est tombé près de nous. La pointe en était brisée sur une longueur de 2 ou 3 millimètres : deux minutes et demi après que l'animal a été touché, il est tombé mort.

Les Sakayes mangent le gibier qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées; mais ils ont toujours soin d'enlever la partie atteinte par le projectile : ils la découpent dès que l'animal est mort.

Le contrepoison du poison ipoh est, m'a-t-on dit, le sel et le maïs vert mâché. Ces deux substances, appliquées sur la plaie bien ouverte, empêchent la mort; mais le blessé n'en est pas moins très malade.

Quand un homme ou un animal a été frappé d'une de ces flèches, il reste quelques minutes (une à trois) sans éprouver d'autre douleur que celle de la piqûre, puis il est pris de secousses nerveuses et de vomissements. Si le poison est bien préparé, le blessé expire en quelques minutes; sinon, il meurt après quelques heures seulement; dans ce dernier cas, la plaie enfle et prend une teinte bleue.

Voici maintenant les renseignements qui ont été recueillis par sir Hugh Low :

Le poison est formé de la sève de l'arbre ipoh séchée sur une baguette plate, lentement et au-dessus d'un feu sans flamme. Mais il est moins violent que le poison formé par un mélange de suc de plantes différentes.

Le poison le plus violent se compose des suc de trois végétaux différents, mélangés dans des proportions bien définies :

- 1 partie de jus de gadong.
- 1 partie de jus de lekyer.
- 8 parties de sève d'ipoh.

Le gadong est une plante grimpante, trifoliée, épineuse, émergeant d'une grappe de tubercules légèrement aplatis. Ces tubercules pressés donnent un jus abondant.

Le lekyer a un tronc de 9 pieds de haut environ; ses feuilles, formant trois branches séparées, ont de 4 à 5 pieds de long; chaque branche, de son côté, porte deux ou trois divisions; la tige la plus

grande qu'on ait montrée à M. Low avait 4 pouces de diamètre et était diversement colorée en brun, vert et gris. Elle n'était pas arrivée à son complet développement.

La fleur est blanche et ne pousse qu'après que la feuille et sa tige sont mortes ; au moment de son épanouissement, elle émet une odeur insupportable de matières en putréfaction. La queue de la fleur continue à pousser à mesure que la graine mûrit. Sir Low l'a vue atteindre une hauteur au-dessus du sol de 4 pieds anglais ; elle portait alors des péricarpes sur plus d'un pied de long.

L'ipoh (espèce d'artocarpus) est un grand arbre qui croît dans les parties basses du pays ; il est très connu des Malais.

Après avoir donné ces détails sur la fabrication des poisons, sir H. Low rend compte des expériences qui ont été faites devant lui sur des chiens.

Poison composé uniquement de la sève de l'arbre ipoh :

1° Un chien a été blessé au dos, la pointe pénétra dans l'épine dorsale ; l'animal mourut en six minutes en donnant des symptômes analogues à ceux de l'empoisonnement par la strychnine ;

2° Le chien blessé à la cuisse reste paralysé de l'arrière-train ; il s'enfuit et est retrouvé mort quelques heures après ;

3° L'animal reçoit la flèche entre l'omoplate et l'épine dorsale ; il devient insensible deux minutes après la blessure faite : deux minutes plus tard, il meurt la langue pendante ;

4° Le projectile atteint l'animal au dos, à quelques centimètres au-dessus de la naissance de la queue. Trois minutes après, les symptômes d'empoisonnement commencent à se manifester et se continuent, au bout de 7 minutes, par de violentes convulsions pendant lesquelles l'animal cherche à vomir : en 16 minutes le chien meurt.

Poison composé du suc des trois plantes (ipoh, lekyer et gadong) :

1° Le chien est blessé à 1 pouce environ au-dessus de la naissance de la queue ; il meurt en douze minutes ;

2° La flèche entre sous la peau du ventre, de quelques millimètres seulement ; la mort arrive en vingt-cinq minutes.

Il résulte des observations de sir H. Low et des miennes que les Sakayes et les Sömangs ont un grand nombre de procédés pour la fabrication des poisons ; mais que tous se composent, à peu de chose près, de la même manière ; qu'ils sont principalement formés de sucres végétaux, et enfin qu'ils sont presque foudroyants quand ils sont bien préparés.

Avec des armes aussi terribles, il serait très facile aux Sakayes de

détruire la population malaise de la presqu'île, et cependant ils se sont laissé opprimer par des envahisseurs dont les armes sont bien loin d'être aussi meurtrières que leurs petites flèches.

C'est que le Négrito est d'un naturel très doux ; il a horreur de tuer un homme ; il n'en vient à cette extrémité que poussé à bout, lorsqu'il défend sa femme ou ses enfants.

COURS ET SOCIÉTÉS

Conférences Broca.

La seconde Conférence Broca aura lieu, cette année, le jeudi 26 novembre à quatre heures du soir, dans la salle des séances de la Société d'Anthropologie de Paris. Le conférencier, M. Samuel Pozzi, fera une lecture intitulée : *Les caractères distinctifs du cerveau de l'homme*. Cette conférence sera suivie de la lecture du rapport de M. Letourneau au nom de la Commission chargée de décerner le prix Godard.

Mission scientifique.

M. Eugène Aubert, pharmacien, est chargé d'une mission scientifique dans le bassin de l'Amazone.

Expéditions scientifiques.

La Société de Géographie de Saint-Petersbourg organise une expédition scientifique au fleuve Amour.

La *Revue française de l'Étranger et des Colonies* nous apprend que la Société de Géographie d'Australie vient aussi d'organiser une importante expédition qui aura pour but l'exploration scientifique des territoires inconnus de la Nouvelle-Guinée.

Un rapport du secrétaire de la Société annonce que les colonies de Queensland, de la Nouvelle-Galles du Sud et de la province de Victoria ont déjà souscrit pour 100,000 fr. Le personnel de l'expédition se compose de douze blancs et de onze Malais, réunis déjà dans l'île. Le commandement de l'expédition est confié au capitaine Everill, qu'un long séjour à Sumatra a accoutumé aux climats sub-tropicaux. Un jeune

L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

DES

SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

2^{me} ANNÉE. — N^o 21. — 10 NOVEMBRE 1885.

TRAVAUX ORIGINAUX

ETHNOGRAPHIE

NÉGRITOS DE LA PRESQU'ILE MALAISE¹

PAR

J. DE MORGAN

Ingénieur civil des mines.

(4^e ARTICLE)

X. — PLANTATIONS, CULTURES.

Quand une plantation commence à s'épuiser, les Négritos ne cherchent jamais à la renouveler dans le même terrain. Ils se mettent en quête d'un emplacement convenable dans les environs, afin d'y créer des jardins (fig. 136) qu'ils iront habiter plus tard. Ils ont soin de ne jamais s'éloigner beaucoup de leur premier village; ce qui leur permet de venir de temps en temps récolter les produits qui seraient poussés après leur départ.

Le jardin (Köboun en malais et Sölaï dans toutes les langues sakayes .

1. Voir *L'Homme*, 1885, n^o 18, p. 545, n^o 19, p. 577, et n^o 20, p. 609.

et sômangs) doit être situé près d'un ruisseau et sur une petite colline bien exposée au soleil et abritée du vent. Il ne doit pas être trop près des grandes vallées où les éléphants sauvages se tiennent habituellement; car ces animaux détruiraient les récoltes.

Un terrain remplissant toutes ces conditions est souvent difficile à trouver; aussi, dès qu'approche la saison de commencer les travaux, voit-on les chefs parcourir la jungle dans tous les sens, afin de choisir une bonne place.

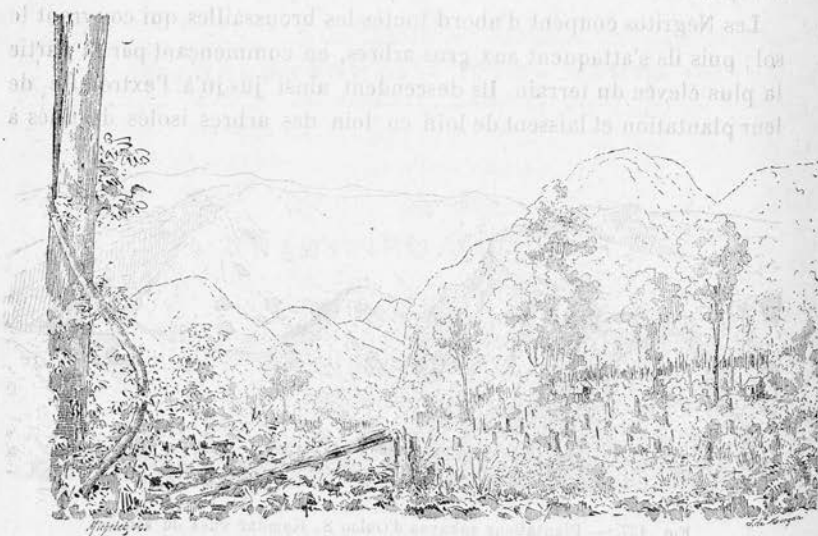


FIG. 136. — Plantation sakaye de Tch. Brtam sur le S. Raya.

La principale difficulté dans cette recherche est causée par l'intensité prodigieuse de la végétation qui cache aux regards les replis du sol; mais les Négritos, habitués dès l'enfance à circuler dans ces épais fourrés, réussissent rapidement dans leur enquête. Quand le chef a trouvé plusieurs emplacements, il y conduit successivement tous les habitants de son village, afin d'avoir leur opinion.

Alors s'élèvent des discussions interminables qui entravent la décision jusqu'au moment où les travaux doivent commencer. Souvent même le poughoulou est forcé de faire intervenir son pouvoir de chef pour terminer les différends.

Tous les habitants valides du Tchangkat partent pour la localité qu'on a choisie et s'installent sur place sous des abris qu'ils élèvent à la hâte.

Pendant la durée des travaux, ceux des Sakayes qui sont restés au Tchangkat vont tous les jours ou tous les deux jours porter des provisions à leurs camarades dans la forêt.

La première partie du travail consiste à couper la jungle. Cette besogne est réellement pénible, mais aussi est-elle la seule fatigante dans la vie des Sakayes.

Dans ces immenses forêts, où le bois est absolument sans valeur, les arbres sont abattus d'une manière bien différente des méthodes européennes.

Les Négritos coupent d'abord toutes les broussailles qui couvrent le sol; puis ils s'attaquent aux gros arbres, en commençant par la partie la plus élevée du terrain. Ils descendent ainsi jusqu'à l'extrémité de leur plantation et laissent de loin en loin des arbres isolés destinés à



FIG. 137. — Plantations sakayes d'Oulou S. Kamdar vues du sommet du G. Tchabang. (Alt. 1677^m).

soutenir la masse de ceux qui sont déjà coupés et qui tomberaient si les lianes et les arbres voisins ne leur prêtaient un point d'appui.

Les Sakayes reprennent alors un à un les arbres qu'ils ont laissés et les coupent à moitié environ.

De cette manière, la forêt est très bien préparée pour tomber d'un seul coup : il suffit parfois de quelques coups de hache pour que toute la masse s'abatte. Souvent même un coup de vent renverse, pendant la nuit, tout cet enchevêtrement de lianes, de rotanes et de branches.

Pour couper un gros arbre, les Sakayes commencent par construire à son pied un échafaudage qui permette d'atteindre la partie située au-dessus de la naissance des racines. Le travail est ainsi bien moins pénible et le résultat absolument parfait.

Lorsque la jungle est couchée à terre, les Sakayes retournent à leur ancien Tchangkat et attendent, pendant deux ou trois mois, que les abatis soient parfaitement secs. Alors ils vont y mettre le feu.

Ces feux de jungle sèche sont d'un aspect splendide : pendant les premiers moments de l'incendie, toutes les feuilles et les petites branches s'embrasent en lançant d'énormes gerbes de flammes.

Puis, après quelques heures, il ne reste plus que les gros arbres qui brûlent lentement et, en général, restent à demi carbonisés sur le sol.

C'est toujours vers le commencement de septembre, c'est-à-dire un mois environ avant la saison des pluies, que les Sakayes brûlent la forêt.

Les premières pluies éteignent le feu, rafraîchissent le sol et les Sakayes plantent de suite les patates, les bananiers et les cannes à sucre ; les graminées ne sont semées qu'un peu plus tard.

Dès que les plantations ont été faites, les Négritos commencent la construction de leurs maisons ; ils retournent ensuite à leur premier jardin. Ils attendent ainsi jusqu'à ce que les récoltes soient poussées et ne viennent que pour couper, ou plutôt arracher les graminées.

Alors ils s'installent dans leurs nouvelles habitations. L'ancien jardin ne reçoit plus leur visite qu'à de longs intervalles, pour glaner le reste de récoltes.

Dans le choix du district qu'ils habitent constamment, les Sakayes sont guidés par des détails locaux d'une grande valeur pour eux. S'il existe dans le pays un groupe un peu important d'arbres Pra ou de Dourians, ils ne s'en éloignent que très rarement, afin de conserver à leur portée ces ressources naturelles qui leur viennent en aide quand les récoltes ne réussissent pas.

De même la proximité d'une source thermale ou minérale les retient toujours. Ils savent, en effet, qu'à ces sources viennent boire, tous les matins et tous les soirs, les bêtes sauvages de la jungle : c'est là qu'ils attendent à l'affût ce gibier qui fournit un appoint considérable à leurs moyens d'existence.

Presque tous les Tchangkat ont leurs dourians, leur poko-pras ou leur h'ra. Aussi voit-on les jardins s'étendre sur des collines très voisines (fig. 137). Seules les petites tribus, qui n'ont pas trouvé de source et dont les arbres sont morts, émigrent souvent à de grandes distances ; encore ces émigrations se font-elles toujours dans la même vallée. Il est bien rare que les Négritos viennent se fixer chez des voisins dont ils ne parleraient pas la langue.

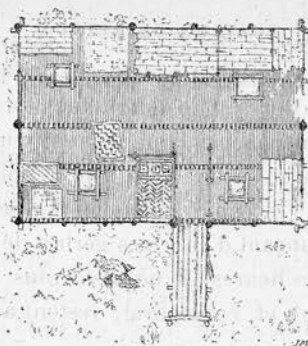


Fig. 138. — Maison Sakaye de Tchangkat Krbou. Plan.

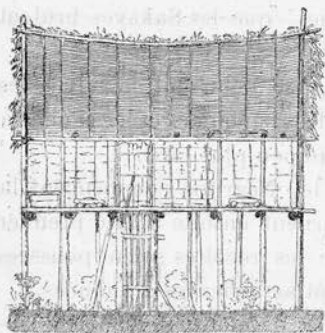


FIG. 139.

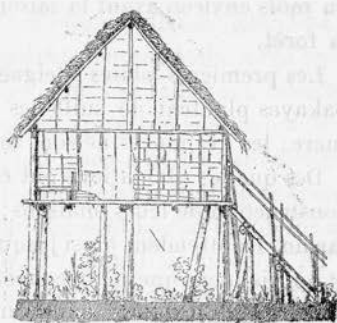


FIG. 140.

Maison sakaye de Tchangkat Krbou. Coupe suivant la longueur et coupe en travers.

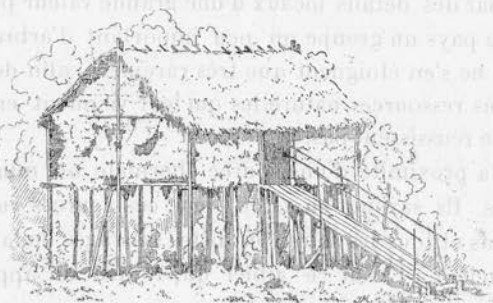


Fig. 141. — Maison sakaye de Tchangkat Krbou. Vue perspective.

L'étendue des plantations sakayes varie suivant le nombre d'habitants du Tchangkat. J'ai vu des cultures dont la surface était d'environ 25 hectares, mais c'étaient les plus grandes; d'autres n'ont que 10 ou 12 hectares; rarement elles descendent au-dessous.

Ces jardins sont toujours d'un seul tenant. S'ils se composent de plusieurs défrichements, les champs sont contigus, afin que les maîtres des cultures puissent surveiller d'un coup d'œil toute la plantation.

Dans leurs travaux, les Sakayes n'arrosent jamais ; ils se contentent de planter et de récolter, sans même faire attention aux mauvaises herbes qui poussent avec les récoltes.

Chez les Métis, j'ai souvent vu des conduites d'eau en bambou, destinées à amener les eaux à proximité des habitations ; mais chez les Sakayes de race pure, je n'ai jamais constaté ce fait.

XI. — LA MAISON.

Les Sakayes habitent des maisons qui présentent beaucoup d'analogie avec celles que construisent les Malais et les Papous de la Nouvelle-Guinée ; elles se composent d'un étage unique placé à une assez grande hauteur au-dessus du sol.

Cette disposition a pour but de mettre les habitants à l'abri des attaques du tigre ou des serpents, en même temps qu'elle les éloigne du sol dont l'humidité serait très malsaine.

La hauteur à laquelle le plancher se trouve au-dessus du sol est variable suivant les localités ; mais en général elle augmente à mesure que l'on avance vers l'intérieur.

Maisons malaises d'Ipoh, de 0^m50 à 2^m.

» » Kampong Tandjong, 1^m50 à 2^m50.

» des Métis de Kampong Tchabang, 2^m à 2^m50.

» des Sakayes de Tchangkat Tchano, 3^m50.

» » de Tchangkat Krbou, 3^m.

» » » Riam, 4 à 5^m.

Les Sömangs, au contraire, habitent souvent des maisons construites au ras du sol et composées uniquement d'un toit posé sur la terre.

Je prendrai pour type des maisons sakayes celle de Tchangkat Krbou (fig. 138, 139, 140 et 141), qui est la plus éloignée dans la montagne et qui réunit tous les caractères de ces habitations.

Cette maison se compose d'une pièce unique de 7^m50 de longueur sur 5^m20 de largeur ; le plancher est situé à 3^m au-dessus du sol.

La charpente se compose d'une douzaine de montants verticaux, « (1) Tiañ, (2) mentöd, (3) tchénoï, (4) tonghoul », longs d'environ 5^m50 et dont deux situés au milieu des petits côtés du rectangle ont environ 7^m de hauteur. Le diamètre de ces pièces est d'environ 25 à

30 centimètres ; elles entrent dans le sol sur une hauteur d'environ 1^m.

A 3^m de terre sont des pièces horizontales placées parallèlement aux faces du rectangle. C'est sur ces pièces « (3) alañ, (4) barà, » que repose le plancher.

A l'extrémité des montants les plus courts, c'est-à-dire à 5^m50 environ au-dessus du sol, sont d'autres pièces beaucoup plus faibles que les premières et destinées uniquement à maintenir l'écartement des montants verticaux.

Le faite est formé d'une forte poutre (diam. 0,25 à 0,30), ou de deux plus petites et jumelées qui portent sur les montants de 7^m de hauteur. Cette pièce « (1) kapala tiang, (3) kō-kouâ-lō, koutchōnañ, (4) toughnough, tañgnioñ, » est parfois soutenue en son milieu par un montant vertical partant de terre.

Une série d'arbalétriers plus ou moins espacés relie le kapala tiang aux tiangs placés à 5^m50 au-dessus du sol.

Dans toute cette charpente, on ne rencontre pas un seul assemblage ; les diverses pièces sont attachées ensemble avec du rotane.

La toiture est formée de feuilles tressées du palmiste brtam serrées les unes contre les autres et attachées aux arbalétriers. Les parois verticales sont souvent faites de la même manière, mais souvent aussi elles sont en écorce d'arbre ou en bambou tressé.

Le plancher « (1) lanteï, (3) nisch, (4) balér, » est toujours formé d'un lattis de bambou ou de petits bâtons bien droits ; il permet alors de verser sous la maison toutes les issues du ménage sans qu'il soit besoin de sortir, ce qui, la nuit, serait parfois dangereux.

A 2^m ou 2^m50 au-dessus du plancher sont de petits treillis très faibles sur lesquels on place divers objets tels que les provisions, les armes, des nattes, etc...

Les foyers sont faits de terre et sont placés dans un cadre de bois de telle sorte que le feu ne puisse facilement se mettre dans le plancher.

Les lits sont de simples banquettes en bambou écrasé sur lesquelles on étend des nattes ; mais la plupart des Sakayes couchent à terre, sur des nattes qu'ils jettent sur le plancher.

Dans les parties froides du pays, les maisons sont divisées par de petites cloisons verticales qui empêchent l'air de pénétrer trop rapidement.

La porte est généralement faite en bambou ou en écorce d'arbres ; elle tourne autour d'anneaux en rotane et le soir est fermée à l'aide d'une forte pièce de bois qu'on roule devant et qui est calée soigneusement.

Un plan incliné formé de fortes pièces de bois donne accès dans la maison.

Les fenêtres sont de simples parties de la muraille qu'on soulève à volonté à l'aide d'un bâton.

Moins craintifs que les Sakayes, les Sömangs habitent souvent des maisons bâties au ras de terre et ouvertes à tous les vents; mais ils ont soin d'y entretenir du feu pendant toute la nuit afin d'écarter les animaux.

Je dois ajouter qu'un tchangkat sakaye de S. Krbou était dans les mêmes conditions (Tch. Göchan); c'est le seul que j'aie rencontré dans tout mon voyage.

Quand les Négritos sont en voyage et qu'ils doivent passer la nuit dans la jungle, ils construisent à la hâte de petites maisons. Pour cela, ils prennent des baguettes flexibles qu'ils plantent en ligne et les relient entre elles à l'aide de rotane ou d'autres tiges; puis ils attachent à l'extrémité des baguettes verticales un rotane à l'aide duquel ils les courbent jusqu'à ce qu'elles soient à 1^m environ du sol. Ils les fixent alors dans cette position et recouvrent le tout de feuilles de bananiers sauvages.

Lorsque je campais dans la forêt, les hommes de mon escorte construisaient ainsi, en une demi-heure environ, des villages entiers de dix ou vingt maisons.

XII. — LA CHASSE ET LA PÊCHE.

Munis d'engins aussi terribles que leurs flèches empoisonnées, les Négritos osent attaquer tous les animaux des forêts, depuis l'oiseau qui vole de branche en branche et qu'ils abattent à la sarbacane, jusqu'au tigre et à l'éléphant, avec lequel ils ont parfois des luttes terribles.

Les Sakayes ne chassent jamais en grandes bandes; c'est par groupes de trois ou quatre qu'on les voit partir pour les régions giboyeuses de la contrée.

Les Sömangs, mieux armés que leurs voisins, emploient des procédés quelque peu différents; mais en général c'est à force de patience que les Négritos réussissent dans leurs chasses.

J'ai fréquemment causé chasse avec les Malais et les Sakayes. Ils m'ont raconté leurs longues expéditions dans la forêt et c'est sous forme de narration d'une de ces chasses que je parlerai des divers moyens qu'ils emploient pour réussir.

Armés de leurs sarbacanes, approvisionnés de 100 à 150 flèches, suivant le temps qu'ils comptent rester dans la forêt et munis chacun d'un couteau de jungle. Ils ont en plus sur le dos une hotte renfermant quelques provisions et de petites bottes de bambou bien sec, destiné à la fabrication des flèches, s'ils venaient à manquer de projectiles.

Il n'existe généralement que peu d'animaux sauvages autour des Tchangkat, les habitants du village ayant détruit rapidement tout le gibier des environs. Aussi les chasseurs passent-ils la première journée à marcher.

S'ils rencontrent un écureuil ou un oiseau, ils l'abattent pour le repas du soir.

Lorsqu'ils sont arrivés au centre des pays giboyeux, ils se construisent des huttes en feuillage afin de s'abriter de la pluie. Puis ils explorent les environs en examinant avec soin les diverses traces qu'ils rencontrent.

Les Sakayes font le pied avec une extrême habileté : dès qu'ils ont rencontré une piste un peu fraîche, ils la suivent pendant quelques pas et généralement connaissent de suite l'heure à laquelle l'animal est passé.

Ayant beaucoup de pratique, ils savent aussi distinguer non seulement la nature de l'animal, mais encore sa taille et l'allure qu'il avait lors de son passage.

Était-il poursuivi par un tigre, ils le disent tout de suite.

Quand ils ont découvert un certain nombre de sentiers plus fréquentés des animaux sauvages, ils placent une série de collets dans les places les plus favorables.

Ces collets, destinés uniquement aux petits herbivores, se composent d'un cercle de rotane accroché à l'extrémité d'une perche flexible dont une extrémité est solidement plantée en terre, tandis que l'autre est maintenue courbée à l'aide d'un fil. Celui-ci se détache au moment où l'animal frappe sur le collet.

Ces préparatifs terminés, les Sakayes attendent la nuit et dès cinq ou six heures du soir vont se mettre à l'affût dans des endroits choisis à l'avance.

Si dans leur examen du pays les Sakayes ont découvert des traces de tigre, ils ne s'aventurent pas à terre ; ils s'installent dans les branches, sinon ils restent au pied d'un arbre. Mais, au premier bruit de nature à les inquiéter, ils grimpent rapidement et sans bruit.

Les premières heures de la nuit sont presque toujours infructueuses :

ce n'est que vers 1 heure du matin que les animaux commencent à se montrer.

Inutile de dire que les Sakayes choisissent toujours les périodes de pleine lune pour leurs expéditions cynégétiques.

Lorsqu'un animal passe à portée (25 ou 30 mètres), le Sakaye le frappe d'une flèche de sarbacane qui se pique d'environ 4 centimètres dans les chairs et y introduit le poison.

En général l'animal s'enfuit à quelques pas ; puis, n'entendant pas de bruit, il s'arrête pour lécher sa plaie, c'est là qu'il meurt. S'il s'éloigne beaucoup plus, le Sakaye le laisse partir ; le lendemain il le retrouvera en suivant la piste.

C'est ainsi que les Négritos tuent les cerfs, les cochons sauvages, les porcs-épics, etc..., en somme tous les animaux qui ne sont pas dangereux et qui ont la peau peu épaisse.

Si au contraire il s'agit d'un éléphant, d'un buffle ou d'un rhinocéros, le Sakaye ne tire qu'à bout portant ; il vise toujours à l'œil, que la flèche traverse pour aller se briser sur les os de la tête.

Une semblable blessure faite avec les petites flèches empoisonnées suffit pour donner la mort aux monstres de la forêt, l'animal surpris par la douleur et n'entendant pas de bruit s'enfuit dans la jungle. S'il meurt de sa blessure, ce sera en un quart d'heure au plus : alors il ne se sera pas éloigné beaucoup, on le retrouvera facilement à la piste.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les Sakayes tuent très rarement de gros animaux : leurs armes n'étant pas assez puissantes, ils sont forcés d'attendre des circonstances spécialement favorables qui, malheureusement pour eux, sont peu fréquentes.

Lorsqu'au lieu de pachydermes ou d'herbivores, c'est un tigre qui approche, le Sakaye le reconnaît de suite et se hâte de se mettre à l'abri sur un arbre. Alors seulement il blesse son terrible adversaire d'une de ses flèches empoisonnées.

Quelquefois le tigre blessé, ne sentant qu'une légère douleur, s'élance sur l'arbre qui sert de refuge au Sakaye, et cherche à bondir jusqu'à lui, mais le Sakaye a toujours eu soin de se placer loin de la portée de son ennemi. Si l'animal met de l'insistance dans son attaque, le chasseur lui envoie d'autres flèches et parfois le tigre meurt au pied de l'arbre. Mais ce fait est très rare et presque toujours l'animal blessé regarde d'où part le trait et voyant qu'il ne pourra atteindre son ennemi, s'élance dans la forêt pour aller mourir plus loin.

Quand un tigre est passé, le Sakaye reste toujours dans son arbre jusqu'au levé du jour. Alors il descend et la chasse est terminée.

S'il a tiré plusieurs animaux dans la nuit, il suit leurs pistes et presque toujours il les retrouve. Il arrive cependant parfois que le gibier soit frappé d'une flèche dont le poison avarié par l'humidité reste sans effet.

Les chasseurs passent souvent bien des nuits à l'affût sans pouvoir réussir à tuer une grosse bête ; alors sans se décourager ils remettent au lendemain leurs espérances de succès.

En revenant de l'affût, les chasseurs se communiquent leurs impressions, font leurs plans pour la nuit suivante, puis se reposent pendant que celui qui a gardé la hutte va visiter tous ses collets.

Dans la journée, les chasseurs ne tuent guère que les oiseaux, les écureuils et les singes dont les cris perçants les attirent. Ils se nourrissent sur place du petit gibier, tandis que s'ils sont parvenus à tuer une grosse pièce, ils l'emportent dans le village qui se met en fête pour les recevoir.

Les Malais racontent sur l'adresse et l'agilité des Sakayes des fables plus ou moins invraisemblables. Certaines ont été reproduites par des voyageurs qui n'ont connu ces peuplades sauvages que par les récits des Métis ou des Malais.

Le racontar suivant qu'on peut lire dans la *Revue Ethnographique* (de la Croix, *Rev. Ethnog.*, t. 1, juillet-août, 1882, p. 334), est courant dans le royaume de Péraï. Il est d'ailleurs absolument faux, ainsi que je l'ai vérifié en interrogeant les chefs Sakayes et Sömangs.

« Pour tuer un éléphant ils emploient parfois, me dit-on, un procédé tout particulier. D'une agilité extrême à circuler dans les jungles les plus épaisses, ils parviennent à s'approcher de ces animaux sans éveiller leur attention. Ils se portent derrière l'un d'eux, et au moment où l'énorme bête lève en marchant l'une des jambes de derrière, ils lui enfoncent dans la plante du pied un morceau de bambou très effilé ; l'éléphant, l'un des animaux les plus timides qui existent, terrifié par cette attaque imprévue, se précipite droit devant lui et dans sa course effrénée, achève d'enfoncer le dard introduit dans son pied. Au bout de quelques jours, la blessure a déterminé un abcès, l'animal finit par se résigner, se couche sous un arbre et attend sa guérison en s'éventant avec des branches d'arbre. Mais les Sakayes qui l'ont suivi à la piste l'on rejoint et abrités derrière un arbre, lui envoient des flèches empoisonnées dans une partie vulnérable, ordinairement l'œil, jusqu'à ce que mort s'en suive. »

« C'est ainsi qu'ils se procurent l'ivoire qu'ils revendent ensuite aux Malais. »

Lorsque j'ai fait mon voyage, j'avais cette note d'autant plus présente à l'esprit qu'un de mes guides m'avait raconté la même histoire. Mais les Négritos, interrogés à ce sujet, ont sourit en me répondant que les éléphants n'étaient pas assez stupides pour se laisser approcher de si près, qu'ils sont toujours en bandes nombreuses et que les Sakayes ont trop souvent été victimes de ces animaux pour oser les attaquer autrement qu'à l'affût. D'ailleurs en admettant la première partie de cette fable on serait forcé de supposer également que les Sakayes suivent l'animal blessé jusqu'à ce qu'il s'arrête : or la blessure ne s'envenime pas de suite et les chasseurs risqueraient fort d'être écrasés par les autres éléphants pendant les longues courses qu'ils feraient avec eux.

De plus, on sait que les bandes d'éléphants ne renferment en général que deux ou trois mâles adultes et armés de défenses : c'est donc à ceux-là uniquement que les chasseurs devraient s'attaquer. Mais les mâles sont toujours des animaux très dangereux qu'on ne peut affronter qu'avec de bonnes armes.

D'ailleurs, et pour en finir avec cette légende, quand un éléphant s'est piqué avec une branche ou des épines, il se sert de sa trompe pour arracher l'objet qui l'a blessé ; un morceau de bambou long de 20 ou 25 centimètres ne résisterait pas à son adresse.

Cette fable me rappelle celle qu'on raconte en Europe aux petits enfants. « Pour attraper un oiseau il faut lui mettre un grain de sel sous la queue. »

Les Sömangs emploient les mêmes procédés de chasse que les Sakayes avec cette différence qu'ils sont armés non seulement de la sarbacane, mais aussi de l'arc dont les flèches redoutables peuvent tuer les animaux de plus grande taille.

Les flèches de sarbacane n'ont en effet de puissance que par la violence du poison qu'elles introduisent dans l'organisme, tandis que celles que décochent les Sömangs avec leurs arcs en bois de fer font des blessures terribles, sans même qu'il soit besoin de compter sur le poison. Ces projectiles peuvent inspirer grande confiance à ceux qui savent les manier.

Aussi les Sömangs attaquent-ils parfois les animaux dangereux en plein jour et en les abordant ouvertement.

Lorsque les Sömangs partent pour de semblables chasses, ils sont toujours très nombreux. Chaque homme porte un arc et cinq ou six flèches ; il est également muni d'un épieu ou d'une lance en bambou, afin de se défendre dans le cas où il serait attaqué de trop près.

Dans ces conditions, la bande de chasseurs se met à la piste d'une troupe d'éléphants qu'elle suit souvent jusqu'à de grandes distances, mais qu'elle finit toujours par rencontrer. Alors les chasseurs se dis-

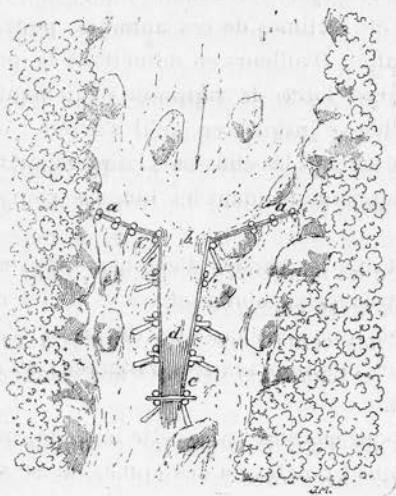
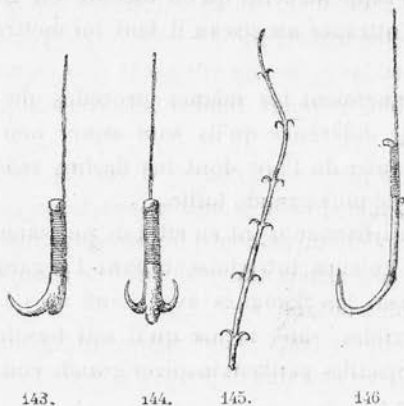


FIG. 142. — Barrage de pêche sur la rivière Kinta à Lohou Kela.



143.

144.

145.

146

FIG. 143. Hameçon simple en rotane. — FIG. 144. Hameçon double en rotane. — FIG. 145. Tige de rotane dont se servent les Négritos pour fabriquer les hameçons. — FIG. 146. Hameçon malais en fer.

persent et suivent de loin les animaux sauvages; puis, lorsqu'un d'entre eux-ci vient à se trouver isolé, ils font pleuvoir sur lui une grêle de traits sous laquelle il succombe rapidement.

D'autres chasseurs, plus braves, attaquent la bande tout entière en choisissant un éléphant sur lequel ils tirent tous à la fois.

Pour cette attaque, ils se placent le plus loin possible afin d'avoir le temps de grimper sur un arbre à la moindre attaque des pachydermes.

Lorsqu'ils sont attaqués, les Sömangs poussent tous ensemble des cris épouvantables et souvent les éléphants, effrayés, s'enfuient en laissant leurs morts.

Les chasseurs s'attaquent de préférence aux jeunes éléphants dont la chair est plus fine et plus agréable.

Lorsque l'éléphant est par terre et que la bande s'est éloignée, les Sömangs commencent par couper la trompe de l'animal, afin d'être bien certains qu'il est mort. Puis on le met en morceaux et on fait un énorme festin avec les meilleures parts : car, dans les pays chauds et humide, la viande ne se conserve pas.

Il y a parfois trois cents personnes réunies à ce banquet, car les habitants de tous les tchangkat des environs viennent prendre part au festin.

Le panghoulou de Tch. Pöngörà me racontait qu'un jour il avait, avec les siens, tué une grosse femelle d'éléphant et qu'il y avait tant de monde au festin qu'en un jour et demi l'animal entier était dévoré.

Ce sont là les véritables grands jours de fête pour les Négritos ; mais quelquefois les chasses leur coûtent plusieurs des leurs, tués dans la lutte contre les bêtes sauvages.

Les Sapi (buffles sauvages) ne voyagent que rarement en bandes : aussi ces redoutables animaux tombent-ils souvent sous les coups des Négritos.

Dans la région la plus montagneuse vivent des chèvres sauvages et, dit-on, des ours ; mais je n'ai jamais trouvé la moindre trace de ces derniers animaux. J'ai vu, au contraire, sous des rochers, les gîtes des chèvres et, dans les maisons sakayes, j'ai fréquemment rencontré des cornes de « kambing outane. »

La chasse aux chèvres est des plus attrayantes pour les Négritos, qui sont presque toujours certains de ne pas revenir bredouilles et qui ne courent aucun danger dans ces expéditions.

Lorsque les Sakayes ont remarqué qu'une bande de chèvres est entrée sur un territoire, ils étudient le terrain pendant quelque temps. Puis, lorsqu'ils connaissent les sentiers les plus fréquentés, ils s'y postent, cachés sous des feuilles et munis d'une lance et de leur sarbacane.

Ils barrent le sentier avec des liens de rotane, un peu au delà de l'endroit où ils se trouvent et, à droite et à gauche, mettent un grand nombre de collets.

Quand les chasseurs sont ainsi postés près des passages, les femmes et les enfants entrent dans la jungle où se trouve la bande de chèvres et poussent des cris aigus.

Les animaux, effrayés, s'enfuient par leurs chemins habituels et viennent passer sous la sarbacane des chasseurs. Puis, se trouvant arrêtés dans le sentier, ils se jettent à droite et à gauche et se prennent dans les collets. Quand la chasse réussit bien, les Sakayes rapportent quatre ou cinq chèvres.

Lorsqu'ils prennent au collet les animaux vivants, ils les tuent de suite. Ils n'appriivoisent en effet que très rarement les bêtes qu'ils prennent. Je n'ai jamais vu chez eux qu'un singe, à Tch. Krbou, et un *moussang* à Tchangkat Göchan.

Quant aux divers procédés de pêche, ils sont les mêmes chez tous les Négritos de la presqu'île et ressemblent beaucoup à ceux employés en Europe.

Les Sakayes pêchent à la ligne ; ils se servent à cet effet d'une épine de rotane recourbée, simple ou double, qu'ils attachent à un fil (fig. 143 et 144), à l'extrémité d'un bambou flexible. Comme appât, ils se servent de vers qu'ils conservent et transportent dans de petites boîtes en bambou.

Ils emploient aussi l'épervier, fait exactement comme en Europe et lesté avec des pierres ou, chez les Métis, des balles d'étain. Je crois que l'usage du filet est dû aux Malais et que, primitivement, les Sakayes ne s'en servaient pas.

Le principal moyen des Négritos pour prendre des poissons est de barrer la rivière, comme on le pratique en Europe, avec des clayonnages qui laissent passer l'eau et retiennent le poisson (fig. 142).

Les rivières de la presqu'île, dans tous les endroits où elles sont torrentielles, présentent de semblables barrages. Ils ne servent guère qu'à la suite des orages ou durant la saison des pluies.

Pendant que les plantations nouvellement créées commencent à pousser, les Sakayes vont s'installer sur les bords des rivières et surveillent leurs barrages.

Quand la pêche ne donne rien, les Sakayes attendent des temps meilleurs en mangeant des patates et des coquilles. Ils consomment en effet tous les mollusques de leurs rivières (*melania*, *ampullaria*, *unio*-*nidés*), tandis que les coquilles terrestres passent pour être malsaines.

Lorsqu'à la suite d'une grande pluie les Sakayes ont pris beaucoup de poisson, ils le portent au village : c'est encore l'occasion d'une grande fête.

En parcourant le S. Raya et le S. Krbou, j'ai rencontré sans cesse de petits campements sakayes : c'est là que généralement je m'arrêtais pour la nuit avec mes hommes. Ces braves pêcheurs me donnaient du poisson contre du tabac ou des allumettes ; et je dois dire que, sauf en Scandinavie, je n'en ai jamais mangé d'aussi bon.

LES TZIGANES ET LES KARAÏMES

FIXÉS A MOSCOU

PAR

LE D^r POPANDOPOULO

Parmi les divers éléments qui composent actuellement la population de Moscou, deux groupes d'individus de races étrangères, qui sont venus habiter d'une manière fixe cette ville, attirent particulièrement l'attention des anthropologues. Ce sont les Tziganes et les Karaïmes.

Laissant de côté les caractères antropologiques que présentent ces deux races, caractères bien connus des personnes qui s'occupent d'anthropologie, je ne m'arrêterai ici que sur la manière de vivre, les mœurs et les usages des hommes de ces deux races et les particularités génériques, parfaitement conservées malgré un long séjour loin du foyer de leurs ancêtres.

Les Tziganes habitent depuis plusieurs siècles, à l'état nomade, les prairies de Russie, et il y a plus d'un siècle qu'ils sont venus s'établir à Moscou et dans ses districts, principalement dans celui de Kolomna. D'après le dénombrement des habitants de Moscou, fait en 1871, on a constaté que le nombre des Bohémiens allait jusqu'à 230 individus, parmi lesquels 90 hommes, 127 femmes et 13 enfants au-dessous de l'âge de sept ans, chiffres qui ne me paraissent plus très exacts aujourd'hui, car j'ai tout lieu de supposer que le nombre des Tziganes établis à Moscou a plutôt décré qu'augmenté, à cause de la mortalité assez considérable parmi les jeunes gens. Les Tziganes en général, les hommes surtout, ne sont pas d'une forte constitution et au moment d'atteindre l'âge nubile ils sont souvent sujets à des tubercules des poumons. Je dois pourtant ajouter que la faiblesse de constitution n'est point la cause unique de la mortalité parmi les Tziganes dans la fleur de l'âge ; ce qui a une